

VIVA?
La revolución

”

„You say you want a revolution
Well, you know
We all want to change the world...”

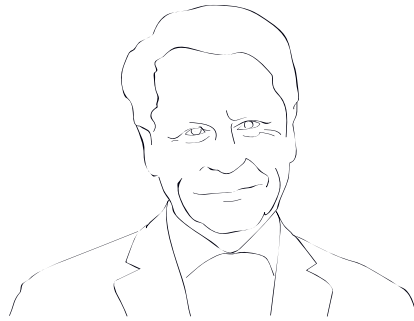
The Beatles

3:	Editorial Alvin Sold
Accent aigu:	
4-5:	Les échafauds de la liberté. Utopie et révolution (Jean Sorrente)
6-9:	Permanence d'abord, puis épuisement et enfin trahison d'un processus révolutionnaire. Le souffle d'Octobre 1917 (Robert Mertzig)
10-13:	Révolutions en 2017. Révolutions bonnes, mauvaises, voire indispensables? (Michel Decker)
14-16:	Revolution von oben. Elite gegen Masse (Carlo Kass)
17:	In the air. Bolivia 1967: Che Guevara's Last Stand (Ariel Wagner)
18:	Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Draghi-Yelland revolution (Paul Hemmer)
19:	Chroniques parisiennes. En marge de la croissance: une révolution possible? (Clotilde Escalle)
Beaux-Arts:	
20-21:	Je dis ça, je ne dis rien... La question du centre (Enrico Lunghi)
Musiques:	
22-23:	Gespräch mit der Flötistin Kathrin Christians. „Das ist die Kraft der großen Werke.“ (Alain Steffen)
Littérature:	
24-25:	Littérature et engagement politique. Sartre et la néophyte (Aicha Bouabaci)
26-28:	Luigi Pirandello (1867-1926): un dramaturge philosophe? (Franck Colotte)
Ici et ailleurs:	
29:	Mediebätzeg. Stressfräi mam Télécran (Samuel Hamen)
30-31:	Facebook-Rhetorik. Zuckerberg und Bullenscheiße (Jim Schumann)
32-34:	Der Bürger, der was vermisst... Lesezeit: Nullnummer (Frank Bertemes)
35:	Reflections on/against the Present. On the Experimental Construction of Everyday Life (Fabienne Collignon)
36:	Letter from England. Summer 2017 (Diana White)
37:	Brief aus Wien. Der afghanische Schwiegersohn (Michèle Thoma)
38:	Gamma apo tin Ellada. Malerei, Geometrie, Exodus (Linda Graf)
A propos:	
39:	Hausemers Kulturreisen (98): Österreich. Oh, heilige Apollonia! (Georges Hausemer)
Retour sur image	
40:	By Gado

Impressum:

Editeur: Editpress, Luxembourg, S.A.
Coordination générale: Alvin Sold; Coordination technique: Julien Primout
Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Belling, Ariel Wagner

Toute correspondance est à adresser exclusivement à
kulturissimo@editpress.lu
Supplément du Tageblatt du 12 octobre 2017
Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>
Prochain numéro: le 9 novembre 2017 - Clôture réd.: 20 octobre 2017



Alvin Sold

Dans la nature des choses

Si le but ultime de la vie humaine est „l'atteinte du bonheur et la diminution de la souffrance“ (Epicure, Lucrèce), l'un des moyens pour y parvenir en société est la Révolution. Elle porte mille visages et prend autant de formes; elle peut être spontanée ou orchestrée.

L'auteur de ces lignes a vécu 68: pas de carnages, peu de sang même, mais quel choc pour les mentalités sclérosées, quel vent de liberté(s) levé par les émeutes naïves des étudiants parisiens! - Non, n'ouvrons pas la discussion sur les „bilans“ sociétaux, économiques, culturels de l'événement. Les sociologues et les historiens n'ont pas encore terminé l'autopsie, mais au témoin, au participant, il apparaît clairement que c'était dans la nature des choses. Nulle personne, pas même (ou surtout) de Gaulle, n'aurait pu l'empêcher, cela couvait depuis longtemps, depuis que l'absence de bonheur et la présence de la souffrance dans le monde et sur le pas de porte étaient visibles, incontournables.

Toute révolution se fait pour plus d'égalité (devant la loi), plus de liberté (pour être soi) et plus de fraternité (entre les gens). Ces trois objectifs cardinaux, proclamés par la Révolution française, résument à eux seuls les rêves de l'être humain quand il se veut bon. Tous les révolutionnaires de tous les temps, même les plus sanguinaires, aspiraient à la bonté et à la justice. Comment tant de révolutions ont-elles pu produire, à la fin des comptes, des systèmes politiques ouverts aux abus des puissants et des nantis?

Presque tous les Etats modernes sont nés d'une ou de plusieurs révolutions. Les USA, l'ancien

ne URSS, l'Italie, la France, la Chine et l'Inde, la Corée du Nord, toute l'Amérique latine, toute l'Afrique, tout l'est européen. – Le Luxembourg, lui, fait part des rares pays indépendants qui n'ont jamais connu la guerre civile, les barricades, l'immense douleur semée par les combats et leurs cousins, les règlements de comptes. Chez nous, la révolution est discrète, rampante. Elle n'a pas la prétention de renverser le „système“ economico-politique (dont les Luxembourgeois s'accommodent fort bien) mais de changer la donne dans le domaine sociétal. Jusqu'aux années 70 du siècle dernier, le Grand-Duché archi-conservateur restait à la traîne pour la modernisation des lois qui se réfèrent à l'éthique et la morale, le catholicisme romain pesant comme une chape de plomb sur la vie courante. Le processus d'émancipation et d'affranchissement a pris de la vitesse non pas avec, mais après 68: retard oublié, et sans importance aujourd'hui.

Aujourd'hui, la révolution luxembourgeoise à faire et à réussir est de comprendre l'arrivée des „étrangers“ (qui sont des Européens à 90%) comme une chance extraordinaire. En effet, sans les nombreux apports professionnels et culturels des immigrés et des frontaliers, apports qui renforcent et qui dynamisent le pays, ce dernier chuterait au rang d'une quelconque province périphérique de la grande Allemagne, deviendrait un Gau sans en porter le nom, vibrerait avec le foot, la bière, les chants et les prières du puissant voisin.

L'intégration de l'autre, le partage avec lui de la nouvelle identité nationale, celle qui naîtra comme naissent les choses dans la nature, sera la plus belle des révolutions contemporaines en Europe. N'en doutons pas!

Les échafauds de la liberté

Utopie et révolution

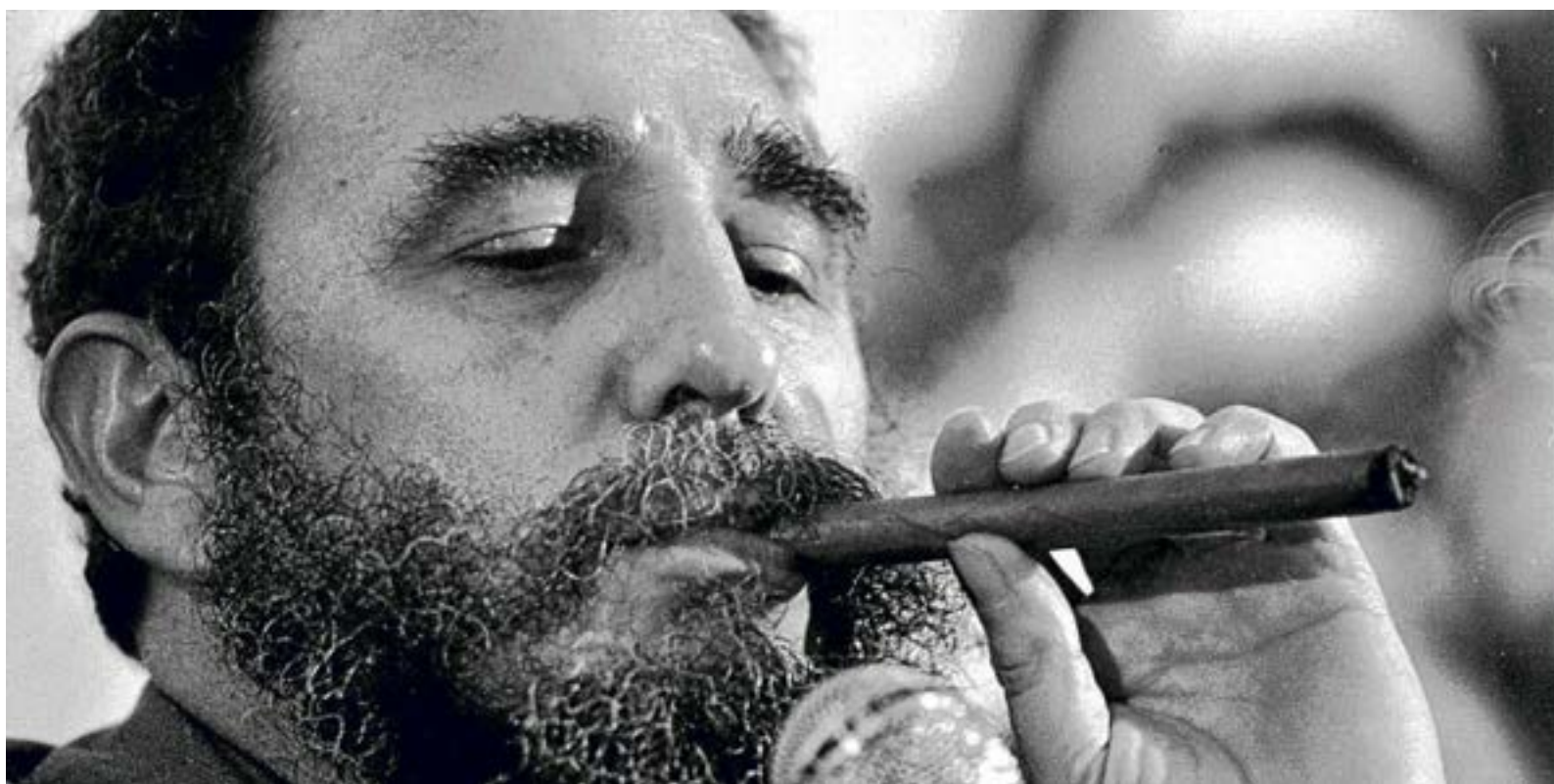
Jean Sorrente

Cela se passe „à 1000 kilomètres de la Havane“, dans la Sierra Maestra en 1960. Un million de Cubains, après une rocambolesque odyssée, s’y retrouvent pour célébrer l’attaque des guérilleros contre la caserne de la Moncada à Santiago, sept ans plus tôt. Mais voici, s’avançant sur l’estrade, le meneur des guérilleros, le „Lider Maximo“, héros de la Révolution.

„Il est grand, fort, souriant, fatigué (...) Il semble très bon et très las. La foule hurl(e) son nom: 'Fidel!' Il la regard(e), avec un mélange d’inquiétude et de tendresse.“ Et encore: „Il parle d’une manière simple et frappante, et pour ces gens à qui personne ne s’est jamais donné la peine de parler, c’est merveilleux.“ C’est donc avec étonnement devant cette foule enthousiaste et son „Lider“ charismatique, celui qui a „viré gaiement les Américains“, que, non pas Sartre ou Simone de Beauvoir, mais Françoise Sagan décrit son voyage à Cuba.

L’engouement de l’écrivaine préfigure la fascination que va exercer Fidel Castro sur la gauche et l’intelligentsia européennes, principalement françaises. Qu’on se souvienne de Régis Debray parti guerroyer dans le sillage de Che Guevara ou des obsèques de François Mitterrand, auxquelles était venu assister le leader cubain, dont Danièle Mitterrand, patronne de France Libertés (!), pâmée d’admiration, était l’indéfectible thuriféraire. C’est qu’au même titre que Che Guevara, Fidel Castro était devenu un mythe, le dernier mythe vivant de ce qu’on pourrait appeler, tant il se charge de contenus religieux, la „rédemption“ par la révolution. Pourtant, après les premiers émois et la fièvre du grand chambardement, les Cubains avaient vite fait de manger leur pain blanc pour les rogatons d’une dictature de plus de cinquante ans. Celui qui déclarait que „la révolution cubaine est un humanisme“ en avait une idée toute relative: persécutions, jugements expéditifs, exécutions sommaires ou extrajudiciaires, geôles et structures disci-

plinaires des unités militaires d’aide à la production, chasse aux intellectuels, aux écrivains, aux artistes, aux homosexuels, trafic de drogue, collectivisation à outrance, misère générale. La révolution n’a pas tardé à révéler la nature d’un régime que d’aucuns prétendent plus meurtrier que la dictature de Pinochet. Despotisme, mégalomanie, népotisme, avec les proches du leader à tous les postes clés de l’État, ont de fait caractérisé l’ère castriste. Dans une récente chronique du Monde, l’écrivaine Zoé Valdés appelle Fidel Castro le „caïd (...) qui a vendu Cuba“, qui en a fait „le bordel du monde“, qui a „inoculé le venin du communisme à l’Afrique, qui a utilisé des armes chimiques dans des villages africains, (qui a été) l’inventeur de la guerre des guérillas, l’inspirateur des narco-guérillas et des terroristes de l’ETA“. Zoé Valdés oublie de préciser que le tyran messianique de la révolution totale a été aussi à deux doigts, dans l’affaire des missiles en 1962, de déclencher sans sourciller une guerre nucléaire mondiale. On peut sup-



Le „Lider Maximo“, Fidel Castro

poser que c'était ce que l'on entendait alors par la notion de „troisième voie“ de l'utopie révolutionnaire.

Ce sera pour tous les temps la malédiction des révolutions, des idéologies, de la soumission volontaire et du conformisme qu'elles commandent, de se substituer jusqu'à l'absurde à la simple réalité et, pour cette raison, de manquer cruellement d'humanité. Utopiques, drapées d'élangs romantiques, furieusement moralistes, ubuesques souvent, les révolutions, quand elles s'institutionnalisent, se transforment en religions avec leur clergé, leur orthodoxie et leurs hérésies. C'est Saint-Just qui chante la vertu républicaine que l'esprit critique, mais honni, conduit à l'échafaud, c'est le Comité de salut public qui décrète d'arrestation le tout-venant et creuse le sillon de la tyrannie, dont Robespierre est l'artisan. C'est Lénine qui ouvre les premiers goulags et Hitler qui, dès la prise de pouvoir, multiplie dans toute l'Allemagne les camps de concentration. La démocratie n'est jamais le but de la révolution, ce n'est pas la création de l'abbaye de Thélème, c'est le camp. L'essence de la vérité n'y est pas la liberté, c'est l'imaginaire totalitaire de l'égalité, qui sépare ce qui est juste de ce qui est injuste, pur de ce qui est impur.

C'est cet imaginaire qui conduit, sans solution de continuité, le révolutionnaire marxiste Mussolini, comme tant d'autres, au fascisme, parce que dans une telle optique il n'y a pas de contradiction: le combat pour la vertu est une mystique. Elle hante Saint-Just („Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle.“) comme elle obsède Drieu La Rochelle ou Brailach et Céline. Ce genre de mystique veut que, pour opérer la révolution des mœurs, pour transformer et inventer l'homme nouveau, on élimine d'abord tout ce qui est jugé indésirable, ensuite qu'on éduque et rééduque les forces vives dûment sélectionnées. Saint-Just préconise, sur

le modèle de Lycurgue, d'enrégimenter la jeunesse pour fabriquer le combattant vertueux de la République une et indivisible, Joseph Darnand, le chef de la milice, célèbre l'esprit SS: „L'esprit SS n'est plus allemand; c'est la nouvelle âme commune des jeunes européennes.“ Tous les régimes totalitaires ont pour priorité l'asservissement - on n'ose dire le reformatage - de la jeunesse. Ce sont les mots d'ordre que Mao Zedong adresse à la jeunesse qui déclenchent la sanglante „révolution culturelle“.

De fins esprits, aurait écrit Saint-Just, trouvent toujours assez d'arguments pour justifier l'injustifiable, la terreur révolution-

naire et ses milliers, voire millions de morts. C'est ce qu'on appelle le déni de réalité. Mais Paul Valéry nous a prévenus: l'Histoire n'enseigne rien. On le constate, pour en revenir à Fidel Castro, dans les déclarations cyniques et obséquieuses de M. Mélenchon ou de Mme Ségolène Royal qui, quant à elle, affirme qu'il n'y a pas de prisonniers politiques à Cuba. Jusqu'où ne va pas la dénégation! Que n'est-on pas prêt à défendre au nom de ses allégeances coupables et intéressées! Cela rappelle la déclaration ahurissante de Georges Marchais vantant, à Moscou, le „bilan positif“ du communisme, malgré persécutions, répression, goulags, et, au moment même de

cette sortie triomphante, invasion de l'Afghanistan. On aurait tort de prendre ce genre de parti pris à la légère, car dans le sens profond du terme et dans une perspective beaucoup plus radicale, l'idéologie, qu'elle soit marxiste-léniniste, maoïste, salafiste, n'est adoptée que pour une seule et même raison: le permis de tuer, le permis d'exploiter, de persécuter et donc de tuer. L'idée que le mal, sous le couvert de la foi, du progrès, du sens de l'histoire, du bien, puisse rester impuni, explique la séduction qu'il exerce. On l'observe dans ce qu'a été le nazisme ou dans le terrorisme islamiste aujourd'hui. Beaucoup de fumeuse rhétorique, de proclamations, de prédictions, d'anathèmes, mais des crimes bien réels. En 1960, Françoise Sagan pouvait évoquer „l'humanité“ de Castro et prétendre qu'il „a horreur du sang“, elle avouait pourtant sa surprise: „Castro avait promis de se présenter aux élections un an après sa prise de pouvoir et il ne l'a pas fait. Les représentants des syndicats ont été remplacés par des hommes de Castro; les journaux ont été saisis, il n'y a plus de presse libre et les résultats sont comme toujours consternants.“ Ce n'était qu'un début, on sait la suite. Hasta la victoria, siempre!



Louis Antoine de Saint-Just (1767-1794)

Permanence d'abord, puis épuisement et enfin trahison
d'un processus révolutionnaire

Le souffle d'Octobre 1917

Robert Mertzig

La Révolution russe a été un événement majeur de l'histoire de l'émancipation des peuples, le produit d'un vaste mouvement d'affranchissement qui a suscité enthousiasme et espérance en un monde meilleur tout au long du vingtième siècle. Revenir au processus révolutionnaire, retrouver les raisons d'agir de celles et ceux qui ont bouleversé la société russe et l'histoire du monde est essentiel, tout comme un travail critique pour donner vie à ces trésors d'expériences et d'enseignements.



Source: Google Arts & Culture

cas exemplaire de „développement inégal et combiné“ un pays à la fois dominant et dépendant, alliant les traits féodaux d'une campagne où le servage est officiellement aboli depuis moins d'un demi-siècle et les traits du capitalisme industriel urbain le plus concentré. Grande puissance, elle est subordonnée technologiquement et financièrement (l'emprunt). Le cahier de doléances présenté par le pape Gapone lors de la révolution de 1905 est un véritable registre de la misère qui règne au pays des tsars. Les tentatives de réformes sont vite bloquées par le conservatisme de

Les circonstances expliquent une série d'erreurs ou de déviations : une révolution prolétarienne dans un océan paysan, une guerre civile d'une cruauté insensée, l'épuisement des forces productives et de toute la société, l'isolement international, l'histoire du pays et son absence de traditions démocratiques. Mais elles n'expliquent pas tout. Il faut comprendre jusqu'à quel point, pourquoi et comment le souffle d'Octobre s'est épuisé, avant même d'avoir été étouffé par le stalinisme.

Un retour critique sur la Révolution russe, à l'occasion et sous prétexte du centenaire d'Octobre, soulève quantité de questions, d'ordre tant historique que programmatique. L'enjeu est de taille. Il en va ni plus ni moins de l'intelligibilité du XXème siècle, le „siècle des extrêmes“ (Eric Hobsbawm). Il en va donc de notre capacité à sauver le passé de l'oubli pour préserver un avenir ouvert à l'agir émancipateur.

La discussion vient buter sur le prêt-à-penser de l'idéologie dominante, repris par les historicistes de la social-démocratie internationale. En ces temps de contre-réforme et de réaction, rien d'étonnant à ce que les noms de Lénine et de Trotsky deviennent aussi imprononçables que le furent ceux de Robespierre ou de Saint-Just sous la Restauration.

Pour commencer à déblayer le terrain, il convient donc de reprendre trois idées assez largement reçues aujourd'hui (et qui participent d'une conception académique-bourgeoise de l'histoire):

1. En fait de révolution, Octobre serait

plutôt le nom emblématique d'un complot ou d'un coup d'État minoritaire imposant d'emblée, par en haut, sa conception autoritaire de l'organisation sociale au bénéfice d'une nouvelle élite.

2. Tout le développement de la Révolution russe et de ses mésaventures totalitaires serait inscrit en germe, par une sorte de péché originel, dans l'idée révolutionnaire : l'histoire se réduirait alors à la généalogie et à l'accomplissement de cette idée perverse, au mépris des grandes convulsions réelles, des événements colossaux et de l'issue incertaine de toute lutte.

3. Enfin, la Révolution russe aurait été condamnée à la monstruosité pour être née d'un accouchement „prématuré“ de l'histoire, d'une tentative d'en forcer le cours et le rythme, alors que les „conditions objectives“ d'un dépassement du capitalisme n'étaient pas réunies : au lieu d'avoir la sagesse „d'autolimiter“ leur projet, les dirigeants bolcheviques auraient été les agents actifs de ce contretemps.

1) Révolution ou coup d'État ?

La Révolution russe n'est pas le résultat d'une conspiration mais l'explosion, dans le contexte de la guerre, des contradictions accumulées par le conservatisme autocratique du régime tsariste. La Russie, au début du siècle, est une société bloquée, un

l'oligarchie, l'entêtement du despote et l'inconsistance d'une bourgeoisie déjà talonnée par le mouvement ouvrier naissant. Les tâches de la révolution démocratique reviennent ainsi à une sorte de tiers état dans lequel, à la différence de la Révolution française, le prolétariat moderne, bien que minoritaire, constitue déjà l'aile marchante dynamique.

C'est en tout cela que la „sainte Russie“ peut représenter „le maillon faible de la chaîne impérialiste“ (Lénine). L'épreuve de la guerre met le feu à cette poudrière. Le développement du processus révolutionnaire, entre février et octobre 1917, illustre bien qu'il ne s'agit pas d'une conspiration minoritaire d'agitateurs professionnels, mais de l'assimilation accélérée d'une expérience politique à échelle de masse, d'une métamorphose des consciences, d'un déplacement constant des rapports de forces. Dans sa magistrale „Histoire de la Révolution russe“, Trotsky analyse minutieusement cette radicalisation, d'élection syndicale en élection syndicale, d'élection municipale en élection municipale, chez les ouvriers, les soldats et les paysans. Alors que les bolcheviques ne représentaient que 13 % des délégués au congrès des soviets de juin, les choses changent rapidement après les journées de Juillet et la tentative de putsch de Kornilov : ils représentent entre 45 % et 60 % en octobre. Loin d'être un coup de main réussi par surprise, l'insurrection représente donc l'aboutissement et le dénouement

provisoire d'une épreuve de force qui a mûri tout au long de l'année, au cours de laquelle l'état d'esprit des masses plébéiennes s'est toujours trouvé à gauche des partis et de leurs états-majors, non seulement ceux des socialistes-révolutionnaires, mais ceux même du Parti bolchevique ou d'une partie de sa direction (jusques et y compris sur la décision de l'insurrection).

C'est d'ailleurs ce qui explique que l'insurrection d'Octobre, comparativement aux violences que nous avons connues depuis, ait été dérisoirement peu violente et peu coûteuse en vies humaines, pour peu que l'on prenne soin de distinguer les victimes d'Octobre proprement dit (de part et d'autre) et celles de la guerre civile à partir de 1918, soutenue par les puissances étrangères, dont la France et la Grande-Bretagne au premier rang.

Si l'on entend par révolution un élan de transformation venu d'en bas, des aspirations profondes du peuple, et non point l'accomplissement de quelque plan mirifique imaginé par une élite éclairée, nul doute que la Révolution russe en fut une, au plein sens du terme. Il suffit de compulser les mesures législatives prises dans les premiers mois et la première année par le nouveau régime pour comprendre qu'ils signifient un bouleversement radical des rapports de propriété et de pouvoir, parfois plus vite que prévu et voulu, parfois au-delà même du souhaitable, sous la pression des circonstances. De nombreux livres témoignent de cette cassure dans l'ordre du monde (cf. „Dix jours qui ébranlèrent le monde“, de John Reed) et de son retentissement international immédiat.

Cet élan révolutionnaire initial se fait encore sentir tout au long des années vingt, malgré les pénuries et l'arriération culturelle, dans les tentatives pionnières sur le front de la transformation du mode de vie : réformes scolaires et pédagogiques, législation familiale, utopies urbaines, invention graphique et cinématographique.

Cet élan met aussi en exergue toutes les questions essentielles qui, à des degrés divers et avec des calibrages différents, ont constitué l'ossature de tous les processus révolutionnaires ou pré-révolutionnaires après Octobre : auto-organisation des masses, émergences de comités de base ou conseils/soviets, permanence tendancielle du processus (des tâches démocratiques aux solutions socialistes), rôle des partis révolutionnaires, dualité de pouvoir/prise de pouvoir, nature de classe de l'Etat et de son appareil, etc.

2) Volonté de puissance ou contre-révolution bureaucratique?

Le sort de la première révolution socialiste, le triomphe du stalinisme, les crimes de la bureaucratie totalitaire constituent sans aucun doute l'un des faits majeurs du siècle. Les clefs de son interprétation en ont d'autant plus d'importance. Pour certains, le principe du mal résiderait dans un mauvais fond de la nature humaine, une irrépressible volonté de puissance qui peut se manifester sous différents masques, y compris celui de la prétention à faire le bonheur des peuples malgré eux, de leur imposer les schémas préconçus d'une cité parfaite. Il nous importe au contraire de saisir dans l'organisation sociale, dans les forces qui s'y constituent et sy opposent, les racines et les ressorts profonds de ce qu'on a parfois appelé „le phénomène stalinien“.

Le stalinisme, dans des circonstances historiques concrètes, renvoie à une tendance plus générale à la bureaucratisation à l'œuvre dans toutes les sociétés modernes. Elle est nourrie fondamentalement par l'essor de la division sociale du travail (entre travail manuel et intellectuel notamment), et par „les dangers professionnels du pouvoir“ qui lui sont inhérents. En Union soviétique, cette dynamique a été d'autant plus forte et rapide que la bureaucratisation s'est produite sur un fond de destruction, de pénurie, d'archaïsme culturel, en l'absence de traditions démocratiques. Dès l'origine, la base sociale de la révolution était à la fois large et étroite. Large dans la mesure où elle reposait sur l'alliance entre les ouvriers et les paysans

qui constituaient l'écrasante majorité sociale. Étroite dans la mesure où sa composante ouvrière, minoritaire, fut vite laminée par les dégâts de la guerre et les pertes de la guerre civile. Les soldats, dont les soviets jouèrent en 1917 un rôle essentiel, étaient pour l'essentiel des paysans mus par l'idée de la paix et du retour au foyer.

Dans ces conditions, le phénomène de la pyramide renversée fut très tôt évident. Ce n'est plus la base qui portait et poussait le sommet, mais la volonté du sommet qui s'efforçait d'entraîner la base. D'où la mécanique de la substitution : le parti se substitue au peuple, la bureaucratie au parti, l'homme providentiel à l'ensemble. Mais cette construction ne s'impose que par la formation d'une nouvelle bureaucratie, fruit de l'héritage, de l'ancien régime et de la promotion sociale accélérée de nouveaux dirigeants. Symboliquement, dans les effectifs du parti après le recrutement massif de la „promotion Lénine“ (1924), les quelques milliers de militants de la révolution d'Octobre ne pèsent plus lourd par rapport aux centaines de milliers de nouveaux bolcheviques, parmi lesquels les carriéristes venus au secours de la victoire et les éléments recyclés de la vieille administration.

Si les facteurs sociaux et les circonstances historiques jouent un rôle déterminant dans la montée en puissance de la bureaucratie stalinienne, cela ne signifie pas que les idées et les théories n'aient aucune responsabilité dans son avènement. Il ne fait en particulier aucun doute que la confusion entretenue, dès la prise du pouvoir, entre l'Etat, le parti et la classe ouvrière, au nom du dépérissement rapide de l'Etat et de la disparition des contradictions au sein du peuple, favorise considérablement l'étatisation de la société et non pas la socialisation des fonctions étatiques. L'apprentissage de la démocratie est une affaire longue, difficile, qui ne va pas au même rythme que les décrets de réforme économique. Il prend du temps, de l'énergie. La solution de facilité consiste alors à subordonner les organes de pouvoir populaire, conseils et soviets, à un tuteur éclairé : le parti. Pratiquement, elle consiste aussi à remplacer le principe de l'élection et du contrôle des responsables par leur nomination à l'initiative du parti, dès 1918 dans certains cas. Cette logique aboutit enfin à la suppression du pluralisme politique et des libertés d'opinion nécessaires à la vie démocratique, ainsi qu'à la subordination systématique du droit à la force.

L'engrenage est d'autant plus implacable que la bureaucratisation ne procède pas seulement ou principalement d'une manipulation d'en haut. Elle répond aussi parfois à une sorte de demande d'en bas, à un besoin d'ordre et de tranquillité né des lassitudes de la guerre et de la guerre civile, des privations et de l'usure, que les con-



Tatline, maquette Monument à la IIIe Internationale, Moscou, 1920



Source: Lutte-ouvriere.org

troverses démocratiques, l'agitation politique, la demande constante de responsabilité dérangeant.

L'affaire est de toute première importance. Il n'est pas question d'opposer point par point, de manière manichéenne, une légende du „léninisme sous Lénine“ au léninisme sous Staline, les années vingt lumineuses aux sombres années trente, comme si rien n'avait encore commencé à pourrir au pays des soviets. Bien sûr la bureaucratisation est presque immédiatement à l'œuvre, bien sûr l'activité policière de la Tcheka a sa logique propre, bien sûr le bagne politique des îles Solovki est ouvert après la fin de la guerre civile et avant la mort de Lénine, bien sûr la pluralité des partis est supprimée de fait, la liberté d'expression limitée, les droits démocratiques dans le parti même sont restreints dès le Xe congrès de 1921. Le processus de ce que nous appelons la contre-révolution bureaucratique n'est pas un événement simple, datable, symétrique de l'insurrection d'Octobre. Il ne s'est pas fait en un jour. Il est passé par des choix, des affrontements, des événements. Les acteurs eux-mêmes n'ont cessé de débattre sur sa périodisation, non par goût de la précision historique, mais pour tenter d'en déduire des tâches politiques. Des témoins comme Rosmer, Eastman, Souvarine, Istrati, Benjamin, Zamiatine et Boulgakov (dans ses lettres à Staline), la poésie de Maïakovski, les tourments de Mandelstam ou de Tsvétaïeva, les carnets de Babel, etc., peuvent contribuer à éclairer les multiples facettes du phénomène, son développement, sa progression.

Il n'en demeure pas moins un contraste, une discontinuité irréductible, dans la politique intérieure comme dans la politique internationale, entre le début des années

vingt et les terribles années trente. On ne conteste pas que les tendances autoritaires aient commencé à prendre le dessus bien avant, qu'obsédés par l'„ennemi principal“ (bien réel au demeurant) de l'agression impérialiste et de la restauration capitaliste, les dirigeants bolcheviques aient commencé par ignorer ou sous-estimer „l'ennemi secondaire“ : la bureaucratie qui les minait de l'intérieur et finit par les dévorer. Ce scénario était inédit à l'époque, difficile à imaginer. Il fallut du temps pour le comprendre et l'interpréter, pour en tirer les conséquences. Ainsi, si Lénine a sans doute mieux compris le signal d'alarme qu'a signifié la crise de Cronstadt, au point d'impulser une profonde réorientation politique, ce n'est que bien plus tard, dans son ouvrage refondateur, „La Révolution trahie“, que Trotsky parviendra à asseoir en principe le pluralisme politique sur l'hétérogénéité du prolétariat/salariat lui-même, y compris après la prise du pouvoir.

La plupart des grands témoignages et des études sur l'Union soviétique ou sur le Parti bolchevique lui-même (voir „Moscou sous Lénine“ de Rosmer, „Le Léninisme sous Lénine“ de Marcel Liebman, „L'Histoire du parti bolchevique“ de Pierre Broué, le „Staline“ de Souvarine et celui de Trotsky, les travaux de E.H. Carr, de Tony Cliff, de Moshe Lewin, de David Rousset) ne permettent pas d'ignorer, dans l'étroite dialectique de la rupture et de la continuité, le grand tournant des années trente. La rupture l'emporte de loin, attestée par des millions et des millions de morts de faim, de déportés, de victimes des procès et des purges. S'il a fallu le déchaînement d'une telle violence pour parvenir au „congrès des vainqueurs“ de 1934 et à la consolidation du pouvoir bureau-

cratique stalinien, c'est que l'héritage révolutionnaire devait être tenace et qu'il ne fut pas facile d'en venir à bout.

C'est ce que nous appelons une véritable contre-révolution, autrement massive, autrement visible, autrement déchirante que les mesures autoritaires, si inquiétantes soient-elles, prises dans le feu de la guerre civile. Cette contre-révolution fait également sentir ses effets dans tous les domaines, tant celui de la politique économique (collectivisation forcée et développement à grande échelle du goulag), de la politique internationale (en Chine, en Allemagne, en Espagne), de la politique culturelle même ou de la vie quotidienne, avec ce que Trotsky a appelé le „thermidor au foyer“.

3) Révolution „prématurée“?

Depuis la chute de l'Union soviétique, une thèse a repris vigueur : celle selon laquelle la révolution russe aurait été d'emblée une aventure condamnée parce que prématurée. En réalité, cette thèse trouve son origine très tôt, dans le discours des mencheviques russes eux-mêmes et dans les analyses de la bancale éminence grise du SPD allemand Karl Kautsky, dès 1921 : bien du sang, des larmes et des ruines, écrit-il alors, auraient été épargnés „si les bolcheviques avaient possédé le sens menchevique de l'autolimitation à ce qui est accessible, en quoi se révèle le maître“.

La formule est étonnamment révélatrice. Voici quelqu'un qui polémique contre l'idée d'un parti d'avant-garde, mais imagine en échange un parti-maître, éducateur et pédagogue, capable de régler à sa guise

la marche et le rythme de l'histoire. Comme si les luttes et les révolutions n'avaient pas aussi leur logique propre. À vouloir les autolimiter lorsqu'elles se présentent, on a tôt fait de passer du côté de l'ordre établi. Il ne s'agit plus alors „d'autolimiter“ les objectifs du parti, mais de limiter tout court les aspirations des masses. En ce sens, les Ebert et les Noske (SPD), en assassinant Rosa Luxemburg et en écrasant les soviets de Bavière se sont illustrés comme des virtuoses de „l'autolimitation“. En vérité, le raisonnement conduit inéluctablement à l'idée d'une histoire bien ordonnée, réglée, comme une horloge, où tout vient à son heure, juste à temps. Il retombe dans les platitudes d'un strict déterminisme historique si souvent reproché

aux marxistes où l'état de l'infrastructure détermine étroitement la superstructure correspondante. Il élimine tout simplement le fait que l'histoire n'a pas la force d'un destin, est trouée d'événements qui ouvrent un éventail de possibilités, pas toutes certes, mais bien un horizon déterminé de possibilités. Ses propres acteurs ont pensé la Révolution russe non comme une aventure solitaire, mais comme le premier élément d'une révolution européenne et mondiale. Les échecs de la révolution allemande ou de la guerre civile espagnole, les développements de la révolution chinoise, la victoire du fascisme en Italie et en Allemagne n'étaient pas écrits d'avance.

Parler en ce cas de révolution prématurée

revient à énoncer un jugement de tribunal historique au lieu de se placer du point de vue de la logique interne du conflit et des politiques qui s'y affrontent. De ce point de vue, les défaites ne sont pas des preuves d'erreur ou de tort, pas plus que les victoires ne sont preuve de vérité. Car il n'y a pas de jugement dernier. Ce qui importe, c'est qu'ait été tracée pas à pas, à l'occasion de chaque grand choix, de chaque grande bifurcation (la Nep, la collectivisation forcée, le pacte germano-soviétique, la guerre civile espagnole, la victoire du nazisme) la piste d'une autre histoire possible. C'est ce qui préserve l'intelligibilité du passé et permet d'en tirer des leçons pour l'avenir.



Portrait de Lénine, réalisé en 1919 par Isaak Brodsky

Deux notes collatérales

1) Il y aurait bien d'autres aspects à discuter à l'occasion de cet anniversaire. On s'est contenté de „trois questions d'Octobre“ aujourd'hui cruciales dans le débat. Mais le chapitre des „leçons d'Octobre“ d'un point de vue stratégique (crise révolutionnaire, dualité de pouvoir, rapports entre partis, masses et institutions, questions de l'économie de transition), de leur actualité et de leurs limites, est évidemment tout aussi décisif.

2) Peut-être, en ces temps de restauration, convient-il, pour terminer, de rappeler ces célèbres lignes de Kant, écrites en 1795, en pleine réaction thermidorienne : „[...] un tel phénomène dans l'histoire de l'humanité ne s'oublie plus, parce qu'il a révélé dans la nature humaine une disposition, une faculté de progresser telle qu'aucune politique n'aurait pu, à force de subtilité, la dégager du cours antérieur des événements : seules la nature et la liberté, réunies dans l'espèce humaine suivant les prin-

cipes internes du droit, étaient en mesure de l'annoncer, encore que, quant au temps, d'une manière indéterminée et comme événement contingent. Mais, même si le but visé par cet événement n'était pas encore aujourd'hui atteint, quand bien même la révolution ou la réforme de la constitution d'un peuple aurait finalement échoué, ou bien si, passé un laps de temps, tout retombait dans l'ornière précédente (comme le prédisent maintenant certains politiques), cette prophétie philosophique n'en perd pourtant rien de sa force. Car cet événement est trop important, trop mêlé aux intérêts de l'humanité, et d'une influence trop vaste sur toutes les parties du monde, pour ne pas devoir être remis en mémoire aux peuples, à l'occasion de circonstances favorables, et rappelé lors de la reprise de nouvelles tentatives de ce genre.“ Ainsi d'Octobre 17 que l'emblématique théoricien marxiste Daniel Bensaid résume en cette formule: „Rien ne peut faire que ce qui, en dix jours, a ébranlé le monde, soit à jamais effacé.“

Révolutions en 2017

Révolutions bonnes, mauvaises, voire indispensables?

Michel Decker

A llons enfants de la Patriiiiie, le jour de gloire est arrivé!“ et puis: „Armez vos bataillons! Marchons, marchons! Qu’un sang impur, abreuve nos sillons!“ Cela vous rappelle quelque chose? En 2017? On nous sert ce texte aux occasions officielles de la République française, et même en Grèce on ne pouvait y échapper cet été, avec les transmissions à la télé nationale des match de basket du championnat d’Europe quand l’équipe française était en lice et avec la visite du jeune président français début septembre à Athènes, en tant que commis voyageur premier en rang pour l’industrie française.

Nous savons bien que nous n’allons pas déclencher une révolution en publiant un énième article dans le „kulturissimo“. Il s’agit tout simplement de sonder pourquoi la notion de révolution est si inquiétante,

voire effrayante, pour beaucoup lorsqu’il s’agit de révolution politique. Par contre, les révolutions dans le domaine technologique qui ont des répercussions directes également sur le plan social, sont acceptées avec beaucoup plus de calme, de stoïcisme, voire de bienveillance béate.

Révolutions politiques

Donc pourquoi cette mauvaise réputation des révolutions politiques aujourd’hui, si d’un autre côté, on continue à chanter comme hymne national une chanson révolutionnaire, et en même temps sanguinaire, chez nos voisins français? Car, si du mot „révolution“ on laisse tomber la première lettre, on obtient „évolution“. Et cette notion est acceptée sans le moindre

problème par la grande majorité. Car depuis Héraclite dans l’antiquité grecque nous savons que tout est en mouvement, son fameux „panta rheï“. Donc tout est en évolution permanente. L’évolution, une banalité quoi. Or, les révolutions ne sont-elles pas souvent que des accélérations des évolutions souhaitées et qui marquent le pas, c. à d. qui n’avancent pas assez vite? Et ne sont-elles pas le dernier recours au cas où une évolution sociale est bloquée par un groupe qui ne souhaite pas le changement?

Les révolutions sont violentes et sanglantes, nous dit-on. Il faut donc les éviter. Paradoxalement, il y a des révolutions qui trouvent notre approbation, alors qu’il y en a d’autres qui sont rejetées sans aucune hésitation. Ainsi la révolution russe, ou bolchévique ou dite d’Octobre, dont nous commémorons les cent ans en 2017, est pour beaucoup une très mauvaise révoluti-



Peinture murale dans le quartier Exarchia, le plus porté vers les révolutions à Athènes (photo: Michel Decker)



Illustration du mythe de la caverne, une des raisons de la léthargie des citoyens (Derek Swansonn)

on. Car on l'associe si facilement avec Staline, responsable, lui, de millions de morts par la suite. Parmi les bonnes révolutions, nous avons en premier lieu la révolution américaine de 1776; nous l'associons avec George Washington et La Fayette. Autre révolution que nous ne refusons pas est celle dite Française de 1789. N'a-t-elle pas apporté, outre l'hymne national, la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen et la devise de la République „Liberté, Egalité, Fraternité“? Et l'abolition de l'esclavage? Cette révolution française n'a cependant pas été acceptée du premier coup, loin de là. Il y a eu très vite la réaction, la contre-révolution. Napoléon, d'abord Consul, ensuite Empereur, a finalement été très peu républicain. C'est lui qui a d'ailleurs permis à nouveau l'esclavage. Il a donc fallu d'autres efforts du peuple pour rappeler le message de 1789 à une bourgeoisie bien installée dans le vide laissé par une partie de l'aristocratie. Il fallait ainsi 1830 et le départ de Charles X, il fallait les révoltes de 1848, suivi par l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte, le neveu, comme président. Suite au coup d'Etat de 1851, il s'installe rapidement comme Empereur à nouveau, sous le nom de Napoléon III (décidément c'était dans la famille!) jusqu'à la défaite sanglante de son pays devant la Prusse en 1870. Il fallait en 1871 le mouvement de la Commune de Paris pour marquer la volonté du peuple suivi hélas son étouffement dans le sang par les forces de la réaction sous M. Thiers. Ce n'est que depuis lors que la France a eu un système politique républicain, interrompu, sans trop de problèmes, par les nombreux collaborateurs sous le régime de Vichy. Ceci pour dire qu'il faut parfois du temps. Des révolutions perçues

très positivement au moment de leur avènement, mais hélas oubliées aujourd'hui, sont les révolutions pacifiques qui ont marqué la fin de la RDA (Allemagne de l'Est) et de l'Union soviétique. Par contre, un exemple de révolution honnie à nos jours est la révolution cubaine qui continue de survivre à plus de 50 ans d'embarco brutal des Etats-Unis. Le même sort est réservé à toutes autres révolutions du style bolivarien en Amérique Latine. Et les révolutions de décolonisation en Corée et au Vietnam p. ex., du fait qu'elles étaient socialistes, ont eu droit à plus qu'un embargo: des bombardements en masse dépassant de loin les horreurs de la deuxième guerre mondiale, avec des millions de morts, et la destruction carrément du pays.

Vous avez dit terreur?

Qu'en est-il maintenant du degré de violence des révolutions de référence? Qu'en est-il de la Terreur de la Révolution française? Qu'en est-il du degré sanguinaire de la Révolution bolchévique? Souvent l'imaginaire collectif, inspiré par l'histoire officielle mais partisane, associe à un fait historique révolutionnaire toutes les victimes qui ont pu être comptabilisés dans les années d'après et qui sont dues à des luttes internes ou même externes. Ainsi est-il absolument illégitime de mettre sur le dos de Robespierre p. ex. toutes les victimes nombreuses des combats contre les Chouans dans l'Ouest de la France. Afin d'expliquer un peu mieux, le tribunal révolutionnaire, dit de la Terreur, a été établi en 1793. Danton rappelle la gravité de la situation: „Soyons terribles afin d'éviter au peuple de l'être, et organisons un tribunal,

non pas bien, c'est impossible, mais le moins mal qu'il se pourra, afin que le peuple sache que le glaive de la liberté pèse sur la tête de tous ses ennemis“. Et surprise, les acquittements y ont été au début plus nombreux que les condamnations. On peut lire chez Robin Verner: „Entre la création du tribunal révolutionnaire et l'arrestation de Robespierre (27.7.1794), 4021 jugements sont rendus au tribunal révolutionnaire de Paris. 1306 sont des acquittements, 72 des peines de prison, 36 des déportations et 22 renvois. 2585 sont des condamnations à mort (dont 1647 lors des trois derniers mois). A la suppression du tribunal révolutionnaire à la fin du printemps 1795, on compte plus de deux cents exécutions supplémentaires, pour un bilan définitif de 2807 sentences capitales.“ Et Michelet, dans son *Histoire de la Révolution française* dit: „Que la Terreur révolutionnaire se garde bien de se comparer à l'Inquisition. Qu'elle ne se vante jamais d'avoir, dans ses deux à trois ans, rendu au vieux système ce qu'il nous fit six cents ans. Qu'est-ce que les 16 000 guillotinés de l'une devant ces millions d'hommes égorgés, pendus, rompus, ce pyramidal bûcher, ces masses de chair brûlées. La seule Inquisition d'une des provinces d'Espagne établit, dans un monument authentique, qu'en 16 années, elle brûla 20 000 hommes“. Pour beaucoup de nos contemporains, Robespierre est synonyme de monstre sanguinaire. Tandis que Napoléon Bonaparte, avec ses millions de morts suite aux guerres napoléoniennes (de 4 à 7 millions de pertes totales estimées), fait toujours figure de héros national, même au-delà des frontières. Comprenez qui pourra! Mais alors, la révolution bolchévique, elle, a dû être un carnage! Le contrai-

re est vrai: la révolution d'Octobre a fait une dizaine de victimes le moment même. La somme des victimes, suite à la contre-révolution brutale, soutenue par les interventions militaires de l'extérieur (18 pays impliqués), s'élève par contre à des millions. Mais ceci est à mettre sur le compte de vraies guerres, intérieures et extérieures. Encore un mot sur Staline et les millions de morts à mettre sur son compte, notamment les millions de gens morts de faim en Ukraine, souvent mentionnés suite à la crise ukrainienne. Il y a eu ces millions de morts, hélas; le chiffre exact n'est pas clair du tout entre experts, ni la motivation. Il n'est d'ailleurs pas possible, raisonnablement, en histoire de décréter qu'il y a eu, mettons, 4 millions de morts, et puis fini. Mais le point n'est pas là. Le point est que nous associons Staline avec ces millions de victimes, à juste titre. Mais nous n'associons nullement p. ex. M. Churchill avec les millions de morts qu'il a laissés sur son parcours. Et cela notamment sur le continent indien sous domination britannique à l'époque. Pourquoi? Ces millions d'Indiens morts, et il s'agit de nombreux millions, suite à des décisions du gouvernement britannique seraient-ils moins morts que les Ukrainiens sous Staline? Nous n'en n'avons pas entendu parler, donc cela n'existe pas? Non, le problème est que l'on ne nous en parle pas. Les victimes existent! La même chose est vraie pour des Américains qui ont comme nom McNamara, Kissinger, etc. Des millions de morts! McNamara, sur le tard, a regretté publiquement. Pour Kissinger, on attend toujours.

Contre-révolutions

Celui qui dit révolution dit contre-révolution, en tout cas en ce qui concerne les révolutions politiques. En effet, la Révolution française a été suivie rapidement par des contre-révolutions tel qu'indiqué ci-dessus. Et même la première révolution, l'Américaine, a eu sa contre-révolution, déjà bien cachée dans sa constitution. Le principal auteur de cette constitution, James Madison, n'a-t-il pas dit que la constitution doit protéger la minorité de riches contre les convoitises de la majorité de pauvres? La constitution américaine préservait même les intérêts des esclavagistes, les droits des Noirs n'y étaient nullement mentionnés; les Noirs n'y figuraient tout simplement pas. Ce système continue de fonctionner à nos jours, le seul progrès est que les Afro-américains sont considérés par la loi comme des êtres humains à part entière depuis 1968! Et encore! En matière de contre-révolution toujours, il est intéressant de lire ce qu'en dit le professeur Jacques R. Pauwels (Univ. Toronto, émérite) dans son livre „The

Great Class War 1914-1918“ de 2016. Pour Pauwels, compte tenu des progrès irrésistibles des idées socialistes en Europe, la guerre de 14-18 était une occasion bienvenue pour les classes dirigeantes (armée, églises, magistrature, entrepreneurs, etc.) pour ramener les masses populaires à la raison, c. à d. dans un cadre social où, dû à la guerre, le conscript obtempère aux ordres de son supérieur, sinon, cour martiale! Les ouvriers dans les usines travaillent pour les besoins de l'Etat en guerre, sans revendications concernant la rémunération et les conditions de travail, les syndicats ayant accepté majoritairement de jouer le jeu. Pauwels sait bien que la Grande guerre avait d'autres raisons, notamment géopolitiques, dans un monde colonial, avec comme but l'hégémonie économique. Mais il a raison de souligner, à la fin de son livre, comment, depuis la désintégration de l'Union soviétique, cette contre-révolution continue, comment les droits des travailleurs, obtenus essentiellement lors des luttes sociales avant la guerre de 14-18 et entre les deux guerres, sont réduits systématiquement. Cela porte aujourd'hui le nom de réformes: réforme des retraites, réforme du système éducatif et de celui de la santé, réforme du droit du travail. Celui qui veut une belle illustration de ce qui est à l'œuvre n'a qu'à regarder en ce moment du côté de nos voisins français. Et cela malgré l'exemple des plus instructifs de nos voisins allemands qui ont fait des avancées énormes, depuis dix ans, dans la précarisation du travail combinée avec une subvention ouverte ou cachée du monde de l'entreprise, de la grande entreprise.

Révolutions de la grande histoire humaine

Au delà des révolutions politiques, et des révolutions technologiques qui nous sont familières, Yuval Noah Harari, professeur d'histoire à l'Université hébraïque à Jérusalem, élargit le cadre et examine dans son livre *Sapiens, a Brief History of Humankind* (2015) les révolutions antérieures qui ont formé et transformé de fond en comble la vie des humains. Pour Harari, notre espèce, l'Homo sapiens, a pu s'imposer sur cette planète grâce à quatre grandes révolutions que nous résumons ci-après. La première de ces révolutions est la révolution cognitive. Elle a permis en effet à notre espèce de surpasser, et en fin de compte d'éliminer, les autres espèces humaines sur cette terre, comme le Néanderthalien, grâce à notre capacité de vivre en plus grands groupes, dépassant le nombre de cinquante individus. Cette cohabitation amplifiée a été rendue possible par notre nouvelle

capacité d'imaginer du fictif commun, comme les dieux, la société p.ex. C'est l'invention des mythes unificateurs, vers 300 000 avant notre ère, qui a rendu possible la constitution de grands groupes et donc la domination des Sapiens. La deuxième grande révolution, selon Harari, est la révolution agricole, vers 10 000 av. n. è. Cette transition de la vie des chasseurs-cueilleurs vers une vie sédentaire d'éleveurs-agriculteurs a permis d'approvisionner des groupes de personnes autrement plus importants. C'est à partir de ce moment-là que la création et l'approvisionnement des grandes villes comme celles de la Mésopotamie (Irak actuel) sont devenues possibles. Et l'humanité est passée de 5 millions à 200 millions. Pour Harari, l'homo sapiens a été arnaqué lors du passage vers la vie sédentaire; il aurait perdu beaucoup en qualité de vie, sa vie et sa nourriture étant devenues nettement plus monotones et moins saines! Une troisième révolution est celle de l'unification de l'humanité à partir du XVIe siècle après la découverte des Amériques. Les communautés savent qu'il existe un monde global au-delà de leur territoire. L'élément unificateur de l'humanité sur les cinq continents devient alors la monnaie (oui, déjà!), mythe lié à la première révolution, celle dite cognitive, mentionnée ci avant. A partir de là, l'homme fonce vers la dernière grande révolution, celle du savoir. Cette révolution scientifique est, selon Harari, le résultat d'un aveu d'ignorance qui a rendu les explorateurs du XVIe siècle et les scientifiques du XIXe siècle en état d'aller de découverte en découverte. De là sont issues également les révolutions industrielles, celles de la vapeur, du pétrole et de l'électricité, de l'informatique.

Indispensables

Le grand intérêt de ce livre „Sapiens“ est que l'auteur ose projeter vers l'avenir le stade actuel de nos connaissances et le niveau des moyens mis en œuvre en matière de développement technologique. Il est convaincu qu'un nombre réduit de gens très influents ont comme objectif ultime de surpasser la dernière limite de l'existence humaine, à savoir le phénomène du vieillissement et donc la mort. Harari voit trois voies possibles, toutes en cours d'exploration à l'heure actuelle: les applications du génie génétique afin de créer de nouveaux individus aux capacités surhumaines; la fabrication d'êtres dits cyborg, où les êtres humains sont complétés par des appareils bioniques; et enfin, des êtres inorganiques, qui sous forme de programmes informatiques peuvent devenir des formes intelligentes, et surtout avec conscience et mémoire, capables de supplanter Homo sapiens. Harari n'est pas ravi de ces

perspectives d'un avenir proche, mais il pose à juste titre la question de qui va arrêter les évolutions en cours.

Ce ne seront pas, en tout cas, les discussions frileuses sur les aspects éthiques dans certains de nos parlements qui vont être à même d'arrêter les trains en marche, si les trains sont propulsés par des personnes ou entités dont le pouvoir financier et politique dépasse largement ceux d'un pays moyen. Et Hariri de se demander si l'Animal qu'est l'Homme est en passe de devenir Dieu. Pour partager ses réflexions et appréhensions, on réfère à son deuxième livre qui a comme titre bien à propos *Homo Deus: A Brief History of Tomorrow* (2016).

Nous constatons une peur prononcée des révolutions, lorsqu'elles sont des révoluti-

ons politiques qui ont comme objectif de changer le statu quo en faveur de la grande majorité en demandant des renoncements aux profiteurs du système en place. Nous constatons également que les très grandes révolutions de société qui sont en cours, sans annoncer leur nom, passent inaperçues auprès de la grande majorité. On peut se demander dans quelle mesure les mythes anciens, ceux de la première révolution cognitive, chez Hariri, en l'occurrence la croyance à des dieux, y sont pour quelque chose. Une des révolutions actuellement en cours dans nos sociétés est le fait que nos moindres faits et gestes sont ou peuvent être espionnés par des pouvoirs échappant totalement au contrôle citoyen, en premier lieu le NSA états-unien. Compte tenu du fait qu'une démocratie est

absolument impossible dans un Etat sous surveillance, nous devrions tous être dans les rues afin d'exiger un cadre sociétal permettant un développement démocratique. A faire une révolution! Il n'en est strictement rien comme nous le voyons. La raison en est peut-être que, dans nos religions, nous avons été habitués, dès notre tendre enfance, à un Dieu qui sait tout sur nous. Et qui à la fin du parcours va distribuer les bonnes notes. Et même au niveau en dessous de Dieu, il y avait sous la forme du Saint Nicolas de notre enfance toujours, un personnage qui savait, lui aussi, tout sur nos faits et méfaits durant l'année écoulée et qui distribuait les cadeaux en conséquence. Ces mythes qui ne nous lâchent décidément jamais!



Mouvement populaire de la majorité et son contrôle en 2013 à Athènes (photo: Michel Decker)

Revolution von oben

Elite gegen Masse

Carlo Kass

Die Kluft zwischen einer Elite, die sich die erlesensten Früchte der Moderne aneignet und ältere Wahrheiten verachtet, und entwurzelten Massen, die sich von diesen Früchten ausgeschlossen sehen und sich in gefühlte Überlegenheit, in Populismus und verbitterte Brutalität zurückziehen, ist nicht mehr zu leugnen“, schreibt der Essayist Pankaj Mishra in seinem neuen Buch „Das Zeitalter des Zorns“ *).

Rebellion und Revolte sind für das Individuum, was die Revolution für das Kollektiv ist. War die französische Revolution noch ein Aufbäumen des eigenen Volkes gegen die Willkür eines von Gottes Gnaden eingesetzten Absolutismus', der im legendären „l'état c'est moi“ kulminierte, so wehrten sich die Siedler der Neuen Welt gegen den imperialistischen Kolonialismus des alten Kontinents.

Ein peinlicher Kolonialismus, der heute von einigen wenigen Großunternehmen fortgesetzt wird, die gemeinsam mit privaten Notenbankern weltweit den Regierenden aus allen politischen Lagern die Daumenschrauben angelegt haben, so dass mangels informierter Mehrheiten die Revolution von unten ins Leere läuft. Es bleibt nur noch die von Albert Camus bestens beschriebene individuelle Revolte.

Und da die universellen Menschenrechte immer wieder mit den territorial gebundenen Bürgerrechten in Konflikt geraten (wie die EU-Flüchtlingskrise zeigt) und die Postkolonialisten inzwischen grenzüberschreitend unterwegs sind, bleibt dem einsamen Rebellen oft nur noch ein Sammelsurium von Clubs mit rechts- bis linksradikalen Nationalisten, die mehr oder minder gewalttätig daher kommen.

Ihre Ängste werden geschürt von fast schon atavistischen Fakes wie der vordergründigen Mär, die Ausländer würden ihnen wahllos die Arbeitsplätze vor der Nase wegschnappen. Diese Geschichten werden natürlich dadurch beseelt, weil die multinationalen Gesellschaften stets an billigen und trotzdem gut ausgebildeten Arbeitskräften in Ländern mit niedriger Lohn- und Steuerpolitik interessiert sind.

Globalprofiteure

Sie sind eher am globalen Profit als am lokalen Sozialnetz interessiert. Und da ein grenzübergreifender Klassenkampf von unten, denn darum geht's, eine soziale Utopie bleiben dürfte, ist hier in absehbarer Zukunft wohl keine Besserung in Sicht. Auch nicht, wenn die bisher geheimen Kartellabsprachen künftig durch nur scheinbar öffentlich und kontrovers ver-

handelte Handelsabkommen wie TTIP ersetzt werden.

Handels- und Weltklimaverträge, die zurzeit von Politclowns wie Donald Trump unterwandert werden, die in die akademische Kategorie der Milchmädchenmathematiker gehören. Auf den Philippinen kommt mit Rodrigo Duterte noch die Schamlosigkeit eines außergesetzlichen Selbstjustizars hinzu, der von einer nationalistisch aufgeputzten Mittelschicht gewählt wurde.

Schon Alexis de Tocqueville hatte das Phänomen des sich unmerklich einschleichenden Despotismus in extrem individualistischen Bürgerschaften thematisiert: „Nur auf das Reichwerden bedacht, bemerken sie nicht mehr das enge Band, welches das Wohlergehen jedes Einzelnen von ihnen mit dem Gedeihen aller verknüpft. Solche Bürger lassen ihre Rechte selbst gern fahren.“

Und wie der nordindische Intellektuelle Pankaj Mishra in seiner eingangs schon erwähnten Analyse der Gegenwartsgeschichte schreibt, sind offensichtlich „die von der neoliberalen Weltwirtschaft eröffneten neuen Horizonte individueller Wünsche und Ängste weder den territorialen Demokratien noch den universellen Menschenrechten förderlich.“ Bürger- versus Menschenrechte eben.

Besonders interessant ist auch seine Lektüre von Rousseau, der als Erster den sich nach zwei Jahrhunderten Renaissance verdichtenden Verdacht äußerte, die Kommerzgesellschaft sei samt ihrem Staat und ihrem Recht dazu bestimmt, die Mehrheit der Menschen in der Knechtschaft einer winzigen, mit illegitimer Macht ausgestatteten Minderheit zu halten:

„All diese großen Worte wie Gesellschaft, Gerechtigkeit, Recht, wechselseitiger Schutz, Hilfe für die Schwachen, Philosophie und Fortschritt der Vernunft sind nur Köder, die schlaue Politiker oder niederträchtige Schmeichler ersonnen haben, um einfache Gemüter zu beeindrucken“, so der Verfasser des „Sozialvertrags“.

Und auch die ihre Kinder fressende französische Revolution mit ihren antihumanistischen Exzessen brachte den einfachen Bürger vom Regen in die Traufe. Der gottgegebene Absolutismus wurde abgelöst von Eliten aus den neuen Kadernschulen, in deren Reihen Demagogen gediehen, welche die Ängste der Modernisierungsnachzügler für ihre eigenen Kreuzzü-



Republikanischer Sonnenkönig



„The master of the game“

ge nutzten. Und das bis heute!

Die so leicht von Kapitalisten mit Sonderinteressen auf Kosten des Gemeinwohls manipulierbare parlamentarische Demokratie wurde laut Mishra erstmals und gleichzeitig von den drei Wegbereitern der Soziologie, Gaetano Mosca, Vilfredo Pareto und Robert Michels, als betrügerische Veranstaltung aus Heuchelei, Zynismus und Egoismus entlarvt. Heute nennt man es wohl Lobbyismus!?

Vulgärdarwinismus

Doch nach Darwin und dem „Aufstieg“ der Massen schien die unsichtbare Hand von Adam Smith zu lahm, um den Fortschritt aller zu sichern. Es bedurfte drastischere Maßnahmen im gewalttätigen Kampf ums Dasein. In der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts kam das scheinwissenschaftliche Bedürfnis hinzu, die Weltgeschichte als Krieg zwischen Rassen zu begreifen. Die Eugenik tat den Rest!

Es war aber auch die Entstehungszeit des kulturellen Nationalismus' und seiner eingebauten Widersprüche mit Johann Gottfried Herder, einem der einflussreichsten Schüler Rousseaus, an der Spitze. Beseelt vom Bürgerideal Spartas kämpfte der demonstrative Separatist gegen die laut ihm quasi aristokratische Kultur von Renaissance und Aufklärung mit ihrem universalistischen Anspruch.

Im Gegensatz zu Fichte, der glaubte, die Deutschen seien allen anderen überlegen, sah Herder, der in Kunst und Stil etwas genuin Deutsches zu erschaffen versuchte, auch in anderen Nationalkulturen ein schöpferisches Prinzip am Werk. Wie bei allen Kulturchauvinisten war die Bewunderung und der Widerwille gegenüber dem Nachbarn die zwei Seiten der gleichen Medaille.

Kein Wunder also, wenn heute verstörte Polit-Veteranen wie der CDU-Bundestagsabgeordnete Klaus-Peter Willsch in sogenannten Polit-Krimis mit reißerischen Ti-

teln wie „Von Rettern und Rebellen“ vor einem kollektiven Rechtsbruch und der Plünderung Deutschlands durch die Schuldenstaaten Europas warnen, während die Regierung zuschaut, wie der Euroraum zur Transferunion umgebaut wird. Natürlich hat der konservative Altabgeordnete, der seiner Regierung seit der Eurokrise vollkommene Planlosigkeit und dem Parlament mangelnden ökonomischen Sachverstand vorwirft, nicht auf der ganze Linie unrecht, doch sollte er nicht übersehen, dass der Europäische Gerichtshof vom Bundesverfassungsgericht mit dem Problem der EZB-Staatsanleihenkäufe befasst wurde.

Münzprägemonopolisten

Doch da sich die Karlsruher Richter bereits beim Euro-Rettungsfonds ESM, welcher der EZB als Bypass dient für den ihr verbotenen Anleiheprimärmarkt und über den Privatbanken (u. a. Goldman Sachs) mit an der exponentiellen Zinsschraube drehen, sehr kulant zeigten, wird der EuGH wohl die illegale Staatsunterstützung übersehen, weil sonst das Schulden-system „dieser Leute“ zusammenbrechen könnte.

Denn das einzige was „diese Leute“, die über ihre gekauften Politiker und Experten gerne die freien Märkte als alternativlos regulierend darstellen, davon abhält, die Wettbewerbfunktion der Märkte vollends zu suspendieren, ist das von der EZB lediglich formal eingehaltene Verbot der monetären Staatsfinanzierung, also der Zeichnung von staatlichen Erstemissionen auf dem Primärmarkt.

Und wie soll man bitte gegen solche Münzprägemonopolisten, die in ihrer Dunkelkammer Geld aus dem Nichts schöpfen, eine Revolution anzetteln, ohne in die populistische Trickkiste zu greifen? Denn das Geld, und hauptsächlich die da-

mit gekaufte politische Macht, scheinen nach Renaissance und Aufklärung Gott und Moral in die Kerker einer nihilistischen Vernunftsdiktatur weggesperrt zu haben.

Gott hat nur noch radikale Selbstmörder zu bieten und das Geld macht seine Revolutionen wie immer von oben. So zahlte der Banker Max Warburg als Geheimrat von Kaiser Wilhelm II die Ablösesumme für den in der Schweiz exilierten Lenin, während sein Bruder Paul mit Kollegen und seinem Schwiegervater Solomon Loeb die Wahl von Woodrow Wilson kaufte, der ihnen eine Zentralbank schenkte.

Als sie sich dann bei den Friedensverhandlungen auf Schloss Versailles als Sieger und Besiegte gegenüber saßen, wussten sie ihre geheime Genugtuung, nämlich dass die Bolschewiki nicht mit am Verhandlungstisch saßen, obwohl Russland den höchsten Blutzoll in diesem wahnsinnigen Krieg tragen musste, gut zu verstecken. Für die Galerie täuschten sie sogar einen Streit vor.

Bis heute muss man sich fragen, warum die „Grande Guerre“, und hier besonders die letzten zwei Jahre, in denen die bis dahin laut der Monroe-Doktrin 1820 eher isolationistischen Vereinigten Staaten sich einmischten, im Vergleich zum Zweiten Weltkrieg, der mit dem rechtsextremen antisemitischen Adolf Hitler einen willkommenen Bösewicht lieferte, historisch derart schlecht dokumentiert wurde?

Politmachtbazar

Wir wollen uns abschließend dem jüngsten Kauf von politischer Macht widmen, der so vielleicht auch nie den Weg in unsere Geschichtsbücher findet. Wir basieren uns dabei auf den Blogger „Parker Pointu“, dessen Aussagen sicher nicht en bloc zu glauben sind, obwohl sie Giordano Brunos Bonmot über die heroischen Leidenschaften „se non è vero, è ben trovato“ entsprechen.

Entgegen seinen Kollegen, den Mainstream-Journalisten aus allen Lagern, stellt er sich die Frage, wie ein vor einem Jahr noch dem Großen Publikum unbekannter politischer Seiteneinsteiger in so kurzer Zeit soviel Geld (mit immerhin 16,7 Millionen Euro führte Emmanuel Macron den teuersten Wahlkampf aller Kandidaten) und mediale Aufmerksamkeit erreichen konnte.

Laut dem „Spitzen Parker“ wurde Henri de Castries, Präsident der Versicherungsgruppe AXA sowie der ominösen Bilderberger, auf den jungen ambitionierten ENA-Absolventen aufmerksam und setzte ihn auf der alljährlichen Konferenz in Kopenhagen (2014) bei Manuel Valls gegen den eher linken Arnaud Montebourg, der diesen Leuten die Gewähr nicht bot, als Wirt-

schaftsminister durch. Als Valls dann aber Myriam El Khomri mit dem Arbeitsreformprojekt befasste, fiel auch der bei den Geldsäcken durch. De Castries, Gattaz (MEDEF), Mario Draghi (EZB), John Cryan (DB), Bolloré, Drahi und viele andere trafen sich anscheinend ein erstes Mal am 21. März 2016 in Frankfurt, um Finanzierung und Organisation von Macrons neuer politischer Bewegung „en marche“ zu besprechen.

Ende April 2016 luden De Castries und Bolloré den späteren Premier Edouard Philippe zur Konferenz der Bilderberger nach Dresden ein, an der auch Barroso teilnahm. Anschließend traf sich die oberste Garde dieser Zahlmeister in Berlin mit Angela Merkel und Christine Lagarde und hier fiel auch die definitive Entscheidung, Emmanuel Macron zum neuen Untermieter des Élysée-Palastes zu küren.

Betrugskarawane

Besonders interessant auch, wie sie laut „Spitzer Parker“ Fillon elimierten, der ihnen ein Dorn im Auge war, weil er gegen Le Pen im zweiten Wahlkampf weniger Chancen gehabt hätte. Sie setzten scheinbar Gaspard Ganzter, Berater von François Hollande und ENA-Kommilitone Macrons, auf den Direktor des Satiremagazins „Le Canard Enchaîné“ an, der diesen Anfang Januar 2017 traf.

Sollte diese Geschichte auch nur teilweise der Wahrheit entsprechen, so könnte man von einer Revolution aus der Puppenkiste sprechen, von denen diese Marionettenspieler aus dem Off nach dem Motto „es muss sich alles verändern damit sich nichts verändert“ auf der ganzen Welt schon viele durchgezogen haben. „Die Welt will betrogen werden, so soll sie betrogen werden“, meinte schon der alte Plinius.

Nun, wie dem auch sei, die Franzosen haben einen neuen „roi soleil“ im Lustschlösschen, das einst Louis XV seiner geliebten Madame de Pompadour einrichtete. Er empfängt Putin im Glanz des Spiegelsaals von Versailles und drückt Trump die Hand bis zum Abwinken. Vielleicht um diesen Machos zu zeigen, dass er als androgyner Partner seiner früheren Lehrerin besser mit Frauen und Co. klar kommt!?

Und wenn der frühere Mitarbeiter der Bank Rothschild die Arbeiterschaft für den Dienst am neoliberalen Traum dieser Geldsäcke weichgespült, also wie Blair und Schroeder vor ihm sein Soll erfüllt hat, werden all diese Gerüchte um seine Machtergreifung, ob es sich nun um Verschwörungstheorien oder -praktiken handelt, längst vergessen sein. Wie heißt das Bonmot: „On ne prête qu'aux riches!“

Wir wollen uns aber auch mit dem Intel-



Ist Revolution mit Verstand und Liebe überhaupt möglich?

lektuellen Emmanuel Macron auseinandersetzen, den er selber vorgibt zu sein. Und zwar wegen seiner Chuzpe (oder war es bewusste Provokation!?) mit der er Netanyahu, einen weiteren rechtsradikalen Autokraten, zu den Gedenkfeiern der jüdischen Deportation im „Vélodrome d'Hiver“ einlud und ihn auch noch mit „mon cher Bibi“ ansprach.

Namenszeichen

Der männliche Vorname Emmanuel ist eine Variante von Emanuel und Immanuel und heißt soviel wie „Gott ist mit uns“. Nicht zuletzt deshalb und durch seine mit einer gewissen selbstinszenierten intellektuellen Nähe zum Philosophen Paul Ricoeur und dem Linkskatholiken Olivier Mongin, dürfte der „Sozialist“ Emmanuel Macron sich der christlichen Soziallehre verpflichtet fühlen.

Ob er je Zugang zum deutschen Volkswirtschaftler Walter Eucken hatte, einem der geistigen Väter des Sozialen Marktwirtschaft, der mit seiner „Freiburger Schule“ ab 1927 den Neo- resp. Ordoliberalismus begründete, der durch staatliche Überwachung der Monopole und Kartelle die Marktwirtschaft ordnen aber nicht lenken wollte, ist uns nicht bekannt. Sozialist ist Macron also definitiv nicht!

Im Sender France Culture sagte er: „Von Paul Ricœur bleibt mir ein Gedanke in Erinnerung, an den ich mich seitdem halte: Auch ein Streit mit den Aussagen eines revisionistischen oder negationistischen Historikers muss möglich sein. Es reicht nicht zu sagen, er bewege sich außerhalb des Rahmens, er sei das Böse an sich, es geht darum, seine Argumentation in Bezug auf die Fakten zu dekonstruieren.“

Nun gut, hätte er diese Lektion gelernt, dürfte er nicht mit Sätzen wie „Nous ne céderons rien à l'antisémitisme car il est la forme de l'antisémitisme“ um sich werfen.

Wer den politischen Antizionismus mit dem religiösen Antisemitismus in einen Sack steckt, muss sich wohl oder übel gefallen lassen, vom israelischen Historiker Shlomo Sand als ein politisch Unkultivierter abgestempelt zu werden.

Sand, der mit seinem Buch „Israels Gründungsmythos auf dem Prüfstand“ zahlreiche Kontroversen auslöste, bezeichnet sich weder als Zionist noch als Anti-Zionist. Er verglich die Gründung Israels mit einer Vergewaltigung, stellte dessen Existenzrecht aber nicht in Frage, analog dazu, wie man dies auch bei einem aus einer Vergewaltigung hervorgegangenen Kindes nicht bestreite.

Judenisraelizionist

Macron jedenfalls muss sich von ihm sagen lassen, dass zahlreiche Juden den Zionismus ablehnten. Besonders die alten großen Rabbiner, denen man sicherlich keinen Antisemitismus vorwerfen kann, standen der Bewegung für die historische Gründung eines jüdischen Nationalstaates und später der politischen Strömung, die eine Stärkung des Staates Israel befürwortet, kritisch gegenüber.

Auch Nathan Rotschild, der Begründer der Bank, die einst Macron beschäftigte, schrieb 1903 einen Brief an Theodor Herzl, den Vater der Idee eines Judenstaates, in dem er diesem mitteilte, er würde beim Gedanken der Schaffung einer jüdischen Kolonie zittern: „Eine solche Kolonie würde zum Ghetto werden mit allen Vorurteilen eines Ghettos. Ein allzukleiner Judenstaat, fromm und keinesfalls liberal.“

Wenn Macron also wissentlich die Verwischung zwischen „Jude“, „Zionist“ und „Israeli“ vehikulierte, dann begibt er sich genau auf das Terrain des antisemitischen Ungeziefers, das er vorgibt zu bekämpfen, wie es Robert Mertz in einem Forum-Artikel (Tageblatt No 189) richtig formulierte. Jedenfalls scheint Macron die Palästinenser für „Faulenzer, Zyniker und Extreme“ zu halten.

Hätte er nämlich den Satz geprägt „nous ne céderons rien au sionisme car il est la forme réinventée du colonialisme“, würde er vielleicht in die Geschichtsbücher als das eingehen für das er sich selbst zu halten scheint. So ist er nur ein politischer Angeber, der den Kapetingern auf den französischen Thron folgte. Und was aus „Louis le Dernier“ des Hauses Capet geworden ist, dürfte bekannt sein.

Die Revolution, die ihn hinwegraffte, kam nicht aus der Puppenkiste.

*) „Das Zeitalter des Zorns“
Pankaj Mishra
S. Fischer Verlag
ISBN 978-3-10-397265-8

In the air

Bolivia, 1967: Che Guevara's Last Stand

Ariel Wagner

To my children
Dear Hildita, Aleidita, Camilo, Celia, and Ernesto,
If you ever have to read this letter, it will be because I am no longer with you. You practically will not remember me, and the smaller ones will not remember me at all. Your father has been a man who acted on his beliefs and has certainly been loyal to his convictions. Grow up as good revolutionaries. Study hard so that you can master technology, which allows us to master nature. Remember that the revolution is what is important, and each one of us, alone is worth nothing. Above all, always be capable of feeling deeply any injustice committed against anyone, anywhere in the world. This is the most beautiful quality in a revolutionary. Until forever, my children. I still hope to see you. A great big kiss and a big hug from,
Papa“

„Papa“ was Ernesto Guevara de la Serna, whom the Cubans called „Che“. He gave the letter to his wife, during an undercover visit to Cuba in 1965, to read to his children in the event of his death. He had less than two years to live: Comandante Che Guevara, ally of Fidel Castro and hero of Santa Clara, the decisive battle of the Cuban revolution, died in Bolivia, on 9 October 1967. He was 39.

Guevara's career is well-known. After the fall of Batista, he served in the revolutionary Cuban government, until conflict with Castro in March 1965 led him to resign his posts and his honorary Cuban nationality and sent him back on the revolutionary road. His „African Odyssey“ (1965-66), aimed at building a united front against imperialism and neo-colonialism in Africa, was a disaster. His next project was to foment revolution in South America.

After exploring various alternatives, Guevara chose Bolivia as the best „foco“ for the campaign - an odd choice: in 1964 he had rated the chances of a guerrilla action succeeding there at zero. But in late 1966, his plan was to provoke an uprising against the military dictatorship of Gen. René Barrientos as a viable prelude to a South American revolution.

The Cubans prepared the campaign as best they could: Guevara had recruited former compañeros for the hard core of his guerrilla force; the Bolivian communists had been persuaded to provide



Guevara with CIA agent Felix Rodriguez

fighters and arms; and 2000 acres of remote farmland had been rented in Nancahuazú, south-eastern Bolivia, as cover for the guerrillas' base.

Disguised as a Uruguayan businessman, Guevara left Havana on 23 October 1966 and reached Nancahuazú on 7 November 1966. From then on he kept a diary, making daily entries and monthly summaries. It is a sober, factual document, describing gains and defeats, morale, and conditions on the ground.

There is no space here to describe the 11-month campaign in detail - and accounts of it differ. But the odds were stacked against the guerrillas from the start. Arriving at the camp, Guevara found few weapons and no new recruits. And things got worse. The guerrillas faced political opposition - not just from the USA-backed regime but from putative allies on the left: the Bolivian Communist parties had complex and divided loyalties and were hostile to foreign-led actions on their turf. Land reforms and increasing military presence in the country made the peasants reluctant to join the revolt. Rough terrain, bad weather, plagues of insects, hunger, sickness and lack of medicines made daily life a torment - particularly for the asthmatic Guevara. Then military disaster struck: On 23 March 1967, the Bolivian army located the guerrillas' hideout and were thereafter on their trail. In mid-April, Guevara decided, for tactical reasons, to split up his forces; but the two groups never managed to re-establish contact. By May, the CIA, who had been after Guevara since Cuba, was sending Green Berets to train the Bolivians for counter-insurgency operations against the guerrillas. Communications with Havana and La Paz became impossible; Bolivians were not rallying to the cau-

se; provisions and morale were low. The situation deteriorated during the summer and by September, the diary reflects Guevara's increasing pessimism.

His final entry is dated 7 October 1967. Guevara and his 16 remaining compañeros set out „under a slither of a moon“ on an exhausting march towards their last battle. They are ambushed next day by Bolivian troops in the gorge of Quebrada del Yuro. Guevara is wounded, captured and held prisoner overnight in an old schoolhouse at La Higuera, while La Paz decides what to do with him. The summary death sentence falls - with the consent of Barrientos; on orders, some say, from the CIA. Guevara is murdered on 9 October 1967. His body is taken to Vallegrande, where it is (in)famously displayed to the world, then secretly buried. The hands had been cut off to banish doubt about his identity.

The mystery of the body's whereabouts was only lifted in 1995, when one of the soldiers present revealed the burial place. Guevara's remains were eventually found in July 1997, at Vallegrande airfield, exhumed and transported to Cuba. On 17 October 1967, they were reburied with full military honours at Santa Clara, site of the Comandante's one real victory.

Jean-Paul Sartre, who with Simone de Beauvoir had met him in Havana in 1960, said: „Il n'était pas seulement un intellectuel mais aussi l'être humain le plus complet de notre époque.“

Reporting for *Der Spiegel* (27.7.1997), Cordt Schnibben summed up Guevara's Bolivian campaign as: „94 Tote und eine unsterbliche Leiche.“

Guevara himself said: „En una revolución se triunfa o se muere, si es verdadera.“ After Cuba he did not triumph in revolution. He was no Superman, but a brave, serious and committed human being, who rose up against injustice, did his (sometimes misguided) best, and went down fighting. That is why we love him. That is his true heroism.

Bibliography:

Ernesto Che Guevara: „*The Bolivian Diary*“, first complete edition, preface by Camilo Guevara, 2006, Ocean Press.

Jorge Castañeda: „*Compañero. The Life and Death of Che Guevara*“, 1997, Bloomsbury.

Frank Niess: „*Che Guevara*“, 2003, Haus Publishing.

Chères questions et affirmations gratuites

Blabla Draghi-Yellen revolution

Paul Hemmer

Les économistes y perdent leur latin.

Monsieur M. Draghi, pape de la religion euro, et Madame J. Yellen, papesse de la religion dollar, inondent de liquidités ce qu'il est convenu d'appeler les marchés..., et rien ne se passe. Une révolution en économie?

Moi qui trouve depuis longtemps que le taux d'intérêt juste est le taux zéro, et que le taux d'inflation juste est le taux zéro, je suis à mon aise. Cette situation, que d'autres appellent utopie, fonctionne bien depuis des années.

Qu'attendent les économistes? De l'inflation. Ils ont appris que quand la planche à billets fonctionne à plein régime survient l'inflation, inflation à combattre par une augmentation du taux d'intérêt.

L'inflation ne vient pas, les économistes et les spéculateurs restent penauds. C'est à se demander qui est la cause et qui l'effet, de l'intérêt ou de l'inflation?

Qu'est-ce que l'inflation? Une escroquerie. Les prix montent, les salaires montent, l'argent mis de côté perd de sa valeur. Pour les emprunteurs, l'inflation facilite le remboursement de la dette. Pour les consommateurs, l'inflation diminue le pouvoir d'achat. Moralité, n'économisez pas, votre argent perdra de la valeur, vivez à crédit, vous rembourserez facilement.

Qu'est-ce que l'intérêt? Une escroquerie comme l'inflation. Cette escroquerie millénaire fut appelée usure dans le temps, nous l'appelons prix de l'argent aujourd'hui. L'argent, qui est le prix, doit-il avoir un prix? À mon humble avis, non.

Pas d'inflation ni d'intérêt aujourd'hui? Cela doit nous mettre la puce à l'oreille.

Serions-nous en train de passer d'une économie de la rareté à une économie de l'abondance?

La monnaie n'est plus ce qu'elle fut. Vous

ne mettez plus de pièces d'or dans le bas de laine, ni de billets de banque sous le matelas, vous gérez des bits sur un compte en banque. Cela fait une sacrée différence.

Les bits représentent toujours du crédit et de l'épargne, les trois fonctions de l'argent - la trinité comptage-échange-stockage - ne sont pas annulées, mais la fonction unité de compte prend nettement le dessus.

Que comptent ces unités de compte? De la confiance, que vous accordez ou que l'on vous accorde. M. Draghi et J. Yellen inondent les marchés de confiance. Rien à redire, sauf qu'il faut mériter cette confiance. L'Europe semble mériter cette confiance. Son euro est de plus en plus apprécié.



La monnaie devient de plus en plus abstraite, et peut circuler de plus en plus vite. Les moyens informatiques actuels permettraient de régler la masse monétaire en temps réel. La stabilité des prix serait donc possible grâce à l'adéquation parfaite entre biens et services d'un côté et masse monétaire de l'autre.

Abondance de biens et services et abondance de moyens de paiement. Ne reste que le problème de la confiance. Mon critère, l'épargne. Qui a épargné épargnera, remboursera le crédit accordé, aura donc mérité la confiance.

Abondance de biens, services et moyens de paiement, rien à redire, sauf que les marchés ne sont pas faits que de biens et services de la vie courante. Les marchés les plus gros et les plus juteux sont ceux des soi-disant produits financiers.

Les produits dits financiers sont des produits de fiction qui s'échangent à des prix variant selon la loi un peu primitive et simpliste de l'offre et de la demande. Cette loi est un reliquat du temps des marchés de la rareté.

La loi de l'offre et de la demande fixant les prix, a-t-elle un sens au temps de l'abondance? Dans le monde fictif de la finance oui, les fictions de la finance se valorisant ou se dévalorisant selon les promesses de fruits: intérêts, coupons, dividendes....

Et ceci nous amène à un autre point. Après zéro inflation et zéro intérêt, le temps serait-il venu de zéro dividendes, par l'autofinancement et le rachat des actions par l'entreprise?

Beaucoup d'entreprises survivent grâce au crédit bon marché.... Il est question de revenu de base sans condition pour chaque citoyen....

Autant de signes de l'abondance et d'une révolution possible d'un autre ordre.

L'Histoire nous donnera peut-être tort.

Chroniques parisiennes

En marge de la croissance:
une révolution possible?

Clotilde Escalle

Dans les campagnes, l'individu semble moins aliéné, il analyse plus aisément ce qui fait le drame des grandes villes, puisqu'il s'y tient à distance, certains poussant le vice à continuer à travailler à la capitale, ne s'épargnant pas, parfois, jusqu'à quatre heures de transport en commun par jour. Mais la plupart des gens qui vivent à la campagne, le font par atavisme ou pour s'y enraciner en tant qu'anciens urbains. Ceci en marge de la croissance, avec des besoins réduits à l'essentiel, un travail qui doit les faire vivre bien, mais sans plus. Sans l'attirail des gadgets derrière lesquels le citadin court, le samedi après-midi, iPhone, Samsung ordinateurs, homes cinémas, pour se venger d'une semaine d'aliénation. Car c'est bien connu, l'argent sert à être dépensé et Paris, vaste galerie marchande, agit comme un leurre pour aider à satisfaire cette pulsion, ce besoin compulsif de se mettre à exister à coups de dépenses mirobolantes. Car, c'est bien connu aussi, on n'existe que par ce qu'on achète, les marques sont là pour nous mettre des étiquettes sur le front. Le citadin se précipite dans les lieux d'achats bondés, des navettes sont tenues à sa disposition pour d'autres galeries marchandes en banlieue proche, où il trouvera son bonheur ? Ikea et autres. Tout est savamment organisé pour ce fameux citadin, proie de toutes les convoitises. Grâce à la géolocalisation sur son téléphone portable, une application lui demande ce qu'il pense de l'endroit visité. Et il donne son avis, sous son vrai nom, car l'application se veut honnête. Et ainsi déambule-t-il, dans un monde semi virtuel, aveugle à lui-même, éclairé au néon, dans une musique sirupeuse, son téléphone à la main, prêt à noter tout en dépit du bon sens, pour se venger d'un accueil, d'un prix trop élevé. La notation est le grand système de duperie de ce jeu de loterie qui ne fait que des perdants au profit du commerce. Puis, dans l'anonymat le plus complet, le voici chez lui, l'œil rivé sur un programme télé qu'on lui aura conseillé, ou au cinéma, car une autre application lui aura suggéré d'aller voir tel ou tel film. Il devient un sujet télécommandé qui croit avoir tous les pouvoirs, il ne s'inven-



te plus, il avale la consommation et ses ravages, distraitement.

Celui qui vit à la campagne voit tout cela – c'est assez simple, me direz-vous. Les jeunes sont les premiers à faire l'école buissonnière et à s'installer dans des maisons qu'ils retapent peu à peu, dans une économie d'énergie drastique – douche solaire au fond du jardin et potager. Récupération de matériaux, troc... et révolution. Des livres circulent, ceux du Comité invisible, *L'Insurrection qui vient* (La Fabrique éditions, 2007).

Dans une conversation entre Eric Hazan et Jacques Rancière, parue en 2017, intitulée *En quel temps vivons-nous?* (La Fabrique éditions), à propos justement de *L'Insurrection qui vient*, le philosophe Jacques Rancière écrit: „Ses auteurs pensent pouvoir faire le constat que les insurrections sont bien venues (Jacques Rancière fait allusion, entre autres, aux „Nuits

debout“) mais n'ont pas apporté ce qu'on attendait d'elles: non seulement elles n'ont pas été „la révolution“ mais encore elles ont signé la mort de la révolution comme processus. Dans cette logique, ce qu'il y avait en fait de plus „insurrectionnel“ dans les mouvements des places, c'était ce qu'ils ont fait par nécessité pour organiser la vie quotidienne, en montrant, en somme, que l'insurrection, c'est en fait l'auto-organisation de la vie par les gens ordinaires, laquelle s'oppose au chaos qui caractérise l'organisation de la vie par le haut. (...) On retombe sur l'idée qui est depuis longtemps la mienne que ce sont les présents seuls qui créent les futurs et que ce qui est vital aujourd'hui, c'est le développement de toutes les formes de sécession par rapport aux modes de perception, de pensée, de vie et de communauté proposés par les logiques inégalitaires.“

On le voit bien, certains lieux peuvent devenir des endroits de rencontre, des points d'ancrage pour une autre vie. Là où la ville a divisé, séparé, perdu le lien, la campagne et ses zones reculées permettent de recréer des habitacles plus favorables à l'égalité, permettent à l'être humain de regagner un peu de son ampleur. Tout alors fait sens, le moindre geste de la part d'un jeune engagé répond à un souci d'égalité et d'économie, au nom de la répartition des énergies. Et ce jeune-là ne nage pas dans l'utopie d'un monde meilleur. Il se sait enveloppé dans le système de gestion des masses du capitalisme à l'échelle mondiale. Il désire seulement s'en extraire et en amener quelques uns avec lui. A partir de ce présent vécu comme engagement, comme modèle possible, à une échelle locale, peuvent se dessiner d'autres modèles d'une liberté relative. D'une autonomie regagnée, qui ne passe hélas plus par le vote. Mais il vote malgré tout, même s'il n'est pas dupe, il vote car c'est un acquis et on ne crache pas sur ses droits.

Autre chose, ces jeunes gens ne sont pas des exclus, ils ont tous les outils, ils possèdent la technologie pour comprendre et résister. L'espoir viendra peut-être d'eux. En outre, ils ne font aucune propagande, ils sont tolérants, ils prennent le luxe d'exister et de faire exister quiconque les rejoint...

Je dis ça, je ne dis rien...

La question

Enrico Lunghi

Quand j'étais petit, les adultes parlaient souvent de la guerre. Ils l'avaient tous vécue. Mon père, qui n'avait pas la quarantaine, y était entré enfant et en est sorti presque adulte: l'adolescence n'avait guère sa place durant le conflit, et j'imagine qu'elle devait de toute façon être plus courte alors. Mon grand-père lui, en était à sa deuxième guerre. Mondiales, les deux. Je me rends compte que j'ai pratiquement l'âge auquel il est décédé et que j'ai été épargné. Bien sûr, les guerres n'ont depuis jamais cessé de sévir. Mais elles se déroulaient ailleurs. Elles ne me sont toujours parvenues que par médias interposés, et parfois, par des gens qui les ont fuies, les boat-people vietnamiens quand j'étais jeune, les réfugiés des Balkans plus tard, aujourd'hui les Syriens ou les migrants africains tentant d'échapper aux violences et à la misère provoquées par toutes sortes de conflits plus ou moins orchestrés et entretenus par les grandes puissances. Et bien sûr, pour faire la guerre, il faut des armes, et celles-ci sont principalement produites par les pays qui ont le droit de veto au Nations Unies et qui ont appris à les exporter (la guerre et les armes).

Je suis donc né au bon endroit et au bon moment.

Mais que vaut une telle assertion du moment où le monde s'est globalisé et que bien plus qu'autrefois, tout ce qui se passe quelque part a des répercussions sur toute la planète? Il se trouve qu'avec notre pensée linéaire (en gros, les quatre dimensions de notre espace-temps), nous avons du mal à imaginer le monde après un changement de paradigme. Or celui-ci pourrait intervenir, par exemple en raison d'une catastrophe nucléaire, d'une épidémie à grande échelle ou d'un désastre écologique (le plus probable à plus ou moins longue échéance), et nous ne serions absolument pas préparés à y faire face (les mathématiciens, eux, en sont à imaginer des univers à plus de 250 dimensions).

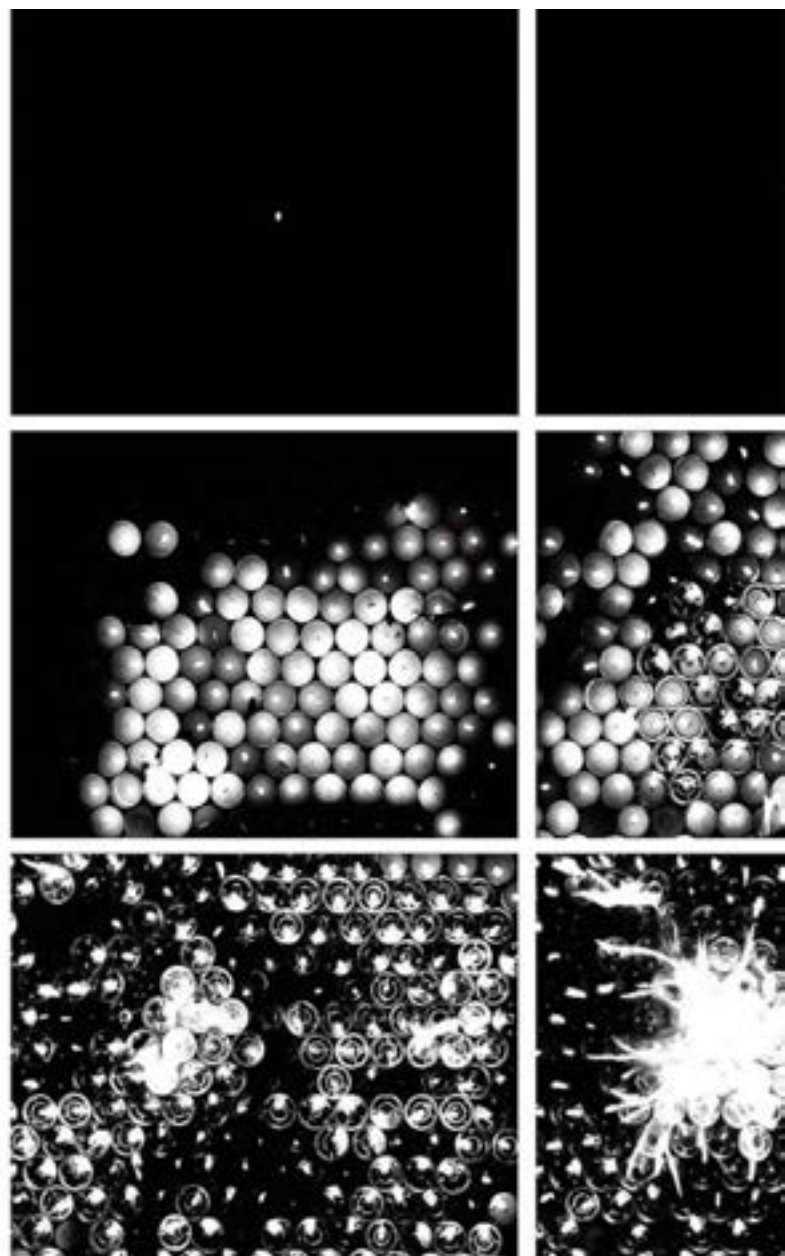
C'est une vidéo de Katinka Bock, *La question du centre* (2006), que j'ai récemment vue au Kunstmuseum de Stuttgart, qui m'y fait penser.

Elle m'a fourni une image à la fois pertinente et poétique d'un tel changement de paradigme. Pourtant, la séquence filmée, d'une cinquantaine de minutes, n'a rien

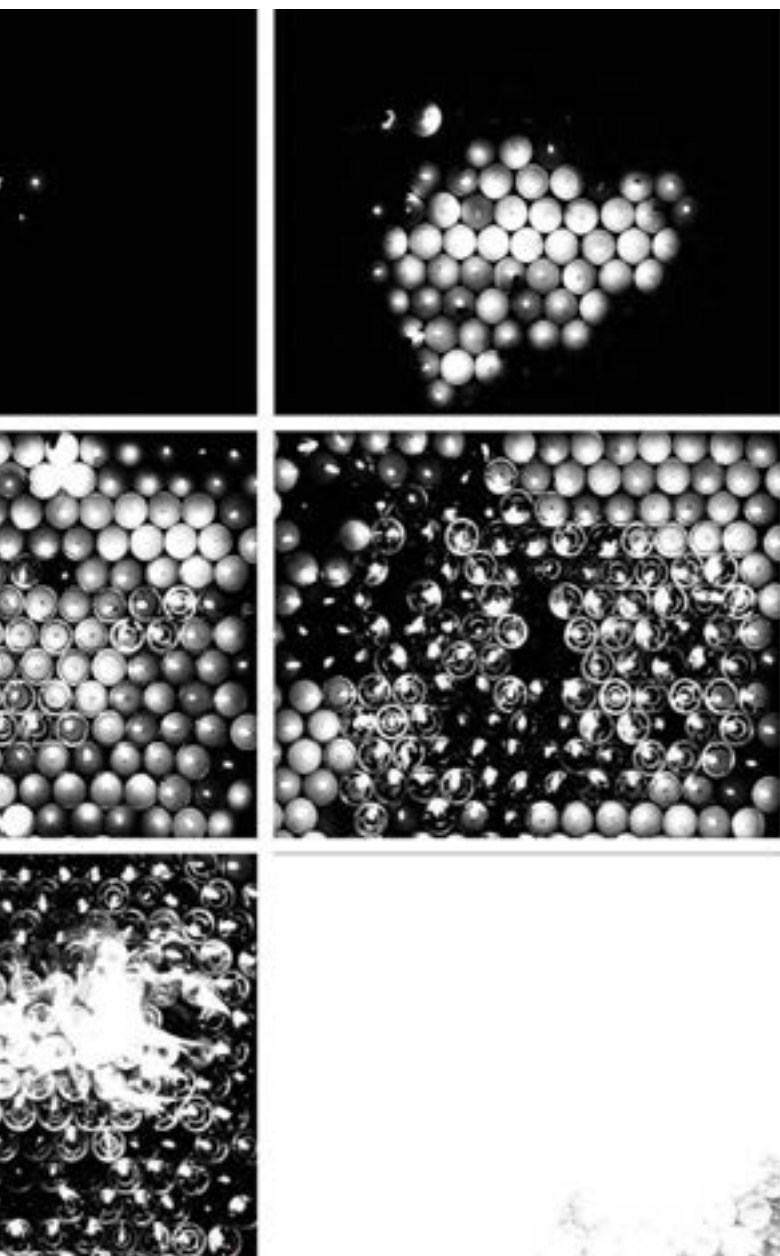
de spectaculaire, bien au contraire. Elle commence par du noir. Puis, on voit surgir une main tenant une allumette qui s'approche de la mèche d'une bougie à chauffe-plat au centre de l'image. On devine dès lors que cette dernière est entièrement occupée par quelque deux cent bougies disposées en rangées. La caméra

est fixe et perpendiculaire au plan. L'économie des moyens est patente.

La main continue d'allumer les bougies une à une, en cercles à peu près concentriques. La scène s'illumine au fur et à mesure, mais rien d'imprévisible ne se passe: c'est même plutôt ennuyant. La seule distraction (relative) vient de la danse des

Katinka Bock, *La question du centre*, 2006 (Videostill)

du centre



), Sammlung Kunstmuseum Stuttgart (© Katinka Bock)

petites flammes, de plus en plus nombreuses. L'esthétique épurée et l'effet visuel me rappellent l'op art, voire l'art cinétique. Il y a aussi un aspect minimaliste, par la régularité sérielle de la composition, mais ces références sont très subjectives.

La main continue à allumer les bougies, jusqu'à la dernière. Dès lors, rien n'agit

plus de l'extérieur et les bougies sont livrées à elles-mêmes. Au bout d'une demi-heure, il y a du neuf: de-ci, de-là, trois ou quatre d'entre-elles s'agitent anormalement. Par moment, leurs flammes se réunissent et produisent un foyer plus puissant, plus lumineux, contrastant avec le reste de la scène, régulier et monotone.

Cette frénésie partielle ne dure pas très longtemps, les choses reviennent assez vite dans l'ordre, mais le phénomène se multiplie et s'accélère. Involontairement, j'y projette mon sens anthropologique de l'histoire et je vois l'émergence et la disparition des civilisations sur différentes parties de la terre au fil des millénaires.

Cela continue encore quelques longues minutes, et on pourrait s'attendre à ce que, une fois consumées, les bougies s'éteignent une à une, replongeant progressivement la scène dans le noir.

Mais ce n'est pas ce qui va se passer.

En fait, dans les dernières minutes de la vidéo, l'ensemble des flammes commence à s'agiter frénétiquement. Des groupes de plus en plus importants se forment et s'unissent, intensifiant leur luminosité en conséquence. Mais cette fois, le mouvement semble de plus en plus désespéré, c'est comme si une lutte à mort s'était engagée.

Enfin, d'un seul coup, les bougies s'éteignent, puis un grand flamboiement envahit l'écran et l'instant d'après, c'est le noir complet.

L'explication est scientifique. Les bougies ne se sont pas entièrement consumées, mais elles ont épuisé l'oxygène contenu dans l'air de la pièce (fermée) dans laquelle la scène a été filmée. Juste avant, chacune, en des groupes de plus en plus grands, a essayé d'en capter les dernières molécules, de plus en plus rares, ce qui a provoqué l'agitation générale, jusqu'à la fin rapide. A ce moment, un autre phénomène se produit: le monoxyde de carbone dans l'air réagit avec l'eau contenue dans la cire et provoque une courte explosion de lumière avant l'obscurité totale et définitive.

Ce qui me paraît très intéressant, c'est de voir combien de temps - jusqu'aux toutes dernières secondes de la vidéo - on garde l'illusion que la linéarité va l'emporter. Mais à un instant donné, celle-ci est brusquement rompue et cette rupture engendre une situation obéissant à un nouveau paradigme dont la logique est chaotique par rapport à celle de la situation précédente, c'est-à-dire sans lien avec elle, entièrement autre.

Dans cette œuvre de jeunesse d'une grande simplicité et modestie, Katinka Bock, semble en dire suffisamment pour faire réfléchir à ce qui attend l'humanité si elle ne gagne pas vite en lucidité.



Gespräch mit der Flötistin Kathrin Christian

„Das ist die Kraft der großen Werke.“

Alain Steffen

Kulturissimo: Frau Christians, Ihre erste CD mit dem Württembergischen Kammerorchester Heilbronn unter Ruben Gazarian überrascht mit einem sehr ungewöhnlichen Programm. Dort gibt es Werke von Jindrich Feld, Mikis Theodorakis und Mieczyslaw Weinberg zu entdecken. Wie kam es zu dieser Werkzusammenstellung?

Kathrin Christians: Ich bin von Natur aus ein neugieriger Mensch und liebe das seltene Repertoire. Es gibt so viel gute Musik, die vergessen oder aus irgendwelchen Gründen nicht gespielt wird. Bei meinen Recherchen bin ich dann auf diese Werke hier gestoßen, obwohl ich das Konzert für Flöte und Orchester von Feld bereits vor sieben Jahren kennengelernt und erarbeitet habe. Ich denke, was die drei hier eingespielten Werke verbindet, oder vielmehr die Komponisten, das ist ein gewisser politischer Kontext. Alle waren oder sind sie politisch involviert und haben aufgrund ihrer Geburtsjahre zur gleichen Zeit Dinge erlebt, die niemand erleben sollte. Feld war beispielsweise Stasi-Mitglied, Weinberg wurde verfolgt und war im Konzentrationslager, genauso wie Mikis Theodorakis, der darüber hinaus auch heute noch politisch sehr engagiert ist.

„k“: Mich hat besonders das Konzert von Feld begeistert, was tatsächlich ungemein starke Musik ist. Und vieles erinnert mich dabei an Brahms.

K.Ch.: Das Problem mit Jindrich Feld ist, dass eigentlich sehr wenig über ihn bekannt ist. Für mich sind der historische Hintergrund und auch der Inhalt der Werke immer sehr wichtig, bei Feld hat man allerdings sehr wenige Hintergrundinformationen. Da muss ich mich dem Werk dann sehr von der musikalischen und nicht von der intellektuellen Ebene her nähern. Felds Schaffen kann man in drei große Perioden einteilen. Das Frühwerk der fünfziger Jahre mit einem sehr expressiven Ton.

Aus dieser Zeit stammt auch das Flötenkonzert. Dann gab es bei ihm in den sechziger Jahren einen sehr modernen Kompositionsstil und in den Siebziger kann man die Musik eines sowohl kompositionstechnisch, wie auch expressiv sehr gereiften Komponisten erkennen. Mir war es jedenfalls sehr wichtig, gerade dieses wunderbare Konzert mit seinen herrlichen Dialogen dem Hörer zugänglich zu machen. Denn ich bin der Meinung, dass dieses Werk das Potential hat, viel öfter aufgeführt zu werden.

„k“: Das kurze Adagio für Flöte und

Orchester stammt von dem griechischen Komponisten Mikis Theodorakis. Ein Komponist, der vielen durch seine Filmmusik und seine politischen Lieder bekannt ist. Aber wie ist Theodorakis als sogenannter klassischer Komponist einzuschätzen?

K.Ch.: Ich bin der Meinung, dass Theodorakis, wie übrigens auch Ennio Morricone, als klassischer Komponist sehr stark unterschätzt wird. Wenn ein Komponist einmal den Stempel „Filmmusik“ oder „unterhaltsame Musik“ hat, dann gehört er in Deutschland in eine bestimmte Schublade und sein Wert wird auf anderem Plan gerne unterschätzt oder gar nicht wahrgenommen. Theodorakis hat Kammermusik, Symphonien, Rhapsodien, Kantaten, Ballette und Opern geschrieben. Leider werden diese Werke in unseren Gegenden kaum gespielt, genauso wenig wie seine politischen Lieder. Zu Unrecht, denn Theodorakis Musik ist phantastisch.

„k“: Von Weinberg hören wir sein 2. Konzert für Flöte und Orchester aus dem Jahre 1987. Was hat es mit seinem Werk auf sich?

K.Ch.: Für Weinberg war Komponieren eine Therapie. Das merkt man einfach in

der Musik. Die geht so tief. Und man spürt, dass er so all seine traumatischen Erlebnisse verarbeitet und überwindet. So traurig seine Musik auch manchmal sein mag, sie stimmt mich glücklich. Alles andere was in diesem Moment um einen herum passiert verliert an Dramatik; man fühlt sich mit seinen - im Vergleich - Problemchen, gleich wieder fast versöhnt. Oder aber verstanden, was auch hilft. Denn es ist diesem Komponisten gelungen, sein Innerstes nach außen zu kehren, den Damm der Gefühle aufbrechen zu lassen und sich somit seelisch selbst zu befreien.

„k“: Ist das denn nicht auch bei anderen großen Werken so?

K.Ch.: Natürlich. Aber das ist Musik. Das ist die Kraft der großen Werke. Und deshalb macht mich traurige Musik fröhlich. Weil sie von der Überwindung des Leidens erzählt und es am Ende immer doch Hoffnung gibt. Und wenn nicht auch für das Werk selbst oder den Komponisten, dann doch sicherlich für den Hörer.

„k“: Sie haben vorhin das Schubladendenken angesprochen. Was kann man denn dagegen tun?



K.Ch.: Ja, dieses Schubladendenken finde ich sehr schade, denn dadurch entsteht ein großes, schwarzes Loch des Unbekannten, Andersartigen. Es gibt im Allgemeinen eher wenig Experimentierfreude. Und es ist ein Teufelskreis. Ein großer Teil des Publikums will einfach immer nur die gleichen Werke hören, und wenn die Organisatoren auch manchmal Wagnisse eingehen, bleiben die Säle oft halbleer. Aber das Interessante darin ist die Feststellung, dass gerade die unbekannten resp. modernen Werke das Publikum, besonders das junge, im Nachhinein oft am besten gefallen haben. Ich denke, wir Musiker müssen unseren Weg konsequent gehen und auch Werke aufführen, die eben nicht so bekannt und bequem sind wie die Symphonien von Beethoven oder die Konzerte von Brahms. In diesem Sinne sehe ich auch diese CD.

„k“: Sind denn nicht gerade junge Musiker heute gezwungen, sich nach

einem alternativen Repertoire umzusehen?

K.Ch.: Ich denke, da muss jeder Musiker für sich entscheiden. Es ist natürlich schwierig, sich als unbekannter, junger Interpret hinsichtlich der riesigen Menge an guten Aufnahmen der besten Musiker heute mit einem Beethoven-Konzert international durchzusetzen. Auf der anderen Seite ist es auch nicht einfach, den Hörer für ein unbekanntes Programm aus der Reserve zu locken. Ich sehe die Auswahl dieser drei Werke jedenfalls nicht als Verlegenheitslösung oder Zwang an. Ich habe mich bewusst und mit Überzeugung für Feld, Theodorakis und Weinberg entschieden. Zum einen, weil ich die Musik überzeugend finde und zum zweiten weil es mir einfach Spaß macht, solche Werke zu entdecken und sie an das Publikum weiterzureichen. Wobei ich aber sagen muss, dass es für mich persönlich sehr wichtig ist, dass die Werke tonal sind. Wobei – viele Werke werden auch erst durch ihre Erarbeitung und Interpretation tonal. Eine seelenlose Interpretation von Brahms hat für mich sehr schnell auch etwas Atonales. Ich bemerke ebenfalls bei mir eine Entwicklung über die Jahre, wofür ich mich neu begeistern kann. Und da ist durchaus atonales dabei – besonders als Herausforderung mit der Technik und Interpretation über sich selbst hinauszuwachsen. Aber wenn ich die Möglichkeit hätte, mich zwischen einem Flötenkonzert von Mozart und dem von Jindrich Feld zu entscheiden, würde ich mich ohne zu zögern für das von Feld entscheiden.

„k“: Warum denn?

K.Ch.: Weil die Musik von Feld näher an unserer Gegenwart ist. Wir können uns als Hörer und Interpreten besser mit einer Musik von Feld identifizieren, als mit der von Mozart. Mozarts Konzerte sind natürlich wunderschön, aber Felds Musik berührt mich als Mensch und Musiker des 21. Jahrhunderts einfach mehr.

„k“: Liegt das denn auch vielleicht nicht daran, dass die Flöte als Instrument im 20. Jahrhundert eine andere Bedeutung bekommen hat?

K.Ch.: Ganz sicher. Früher waren die Flöten klanglich nicht sehr gut und kaum mit denen von heute zu vergleichen. Das Instrument hat sich erst sehr spät entwickelt, weshalb die Komponisten des 20. Jahrhunderts auch viel mehr Möglichkeiten in ihm sahen.

„k“: Die Flöte spielte ja im Mittelalter, in der Renaissance und im Barock eine wichtige Rolle. Im 19. Jahrhundert verschwand sie fast ganz, um dann, wie Sie sagen, im 20. Jahrhundert insbesondere in Frankreich durch Debussy, Ibert und Varèse wiederentdeckt zu werden.

K.Ch.: Was man heute weiß, das ist, dass

die Intonation bei den alten Instrumenten miserabel war, da man auf eine möglichst bequeme Handhaltung erpicht war. Bei den sogenannten Salonkonzerten haben sie allerdings eine wichtige Rolle gespielt. Beides wurde der Flöte aber dann schließlich zum Verhängnis. Die Instrumente, außer der Flöte, wurden im 19. Jahrhundert allgemein qualitativ besser und die Orchester größer.

Da konnte sich die Flöte als Soloinstrument nicht mehr durchsetzen. Zudem war sie in dieser Zeit als Instrument für Salonmusik verpönt. Nach Haydn und Mozart kam nun die große Zeit des Streichquartetts. Allerdings, und das ist der musikalischen Entwicklung zuzuschreiben, bot der französische Impressionismus zu Beginn des 20. Jahrhunderts mit seinen antiken Themen eine ideale Ausgangsbasis für die Wiederentdeckung der Flöte. Die ja ebenfalls ein Instrument der Antike war. Sicherlich teilen diese Meinung nicht alle Kollegen an der Flöte.

„k“: Wenn wir heute von der Flöte reden, so reden wir von der Querflöte. Was ist denn mit den anderen Gattungen?

K.Ch.: Ja, im Laufe der Zeit hat sich die Querflöte als Soloinstrument durchgesetzt. Vermutlich, weil sie den runderen Ton und die größeren Möglichkeiten hat. Man muss ja dazu sagen, dass man das Ausdrucksspektrum einer Flöte nicht mit dem einer Violine, eines Cellos, oder eines Klaviers vergleichen kann.

Die Blockflöte findet ihren Einsatz heute fast nur noch im Barock- und Renaissance-repertoire, oder in der Neuen Musik. Für die Piccolo-Flöte ist der Einsatz noch eingeschränkter. Liebermann hat zwar ein Konzert für Piccolo-Flöte geschrieben, aber ihr Einsatz ist ansonsten doch sehr spärlich gesät. Und somit bleibt die Querflöte die Königin der Flöten. Ich muss dazusagen, dass gerade in der zeitgenössischen Musik momentan sehr starke Impulse aus Amerika kommen. Für die Querflöte wird in Europa eher wenig geschrieben.

„k“: Ihre CD hat überall sehr gute Rezensionen und insgesamt recht viel Beachtung bekommen. Kann man also trotzdem mit der Musik des 20. und vielleicht auch des 21. Jahrhunderts die Menschen begeistern?

K.Ch.: Ich gehe fest davon aus. Und ich bin fest davon überzeugt, wenn wir Musiker mit Überzeugung, Glaube und Leidenschaft an die Sache herangehen, dass wir dann auch unser Publikum überzeugen können.

Und noch einmal: Die Musik des 20. Jahrhunderts, vorausgesetzt natürlich, sie ist gut komponiert, kann uns Menschen doch unheimlich berühren, weil sie viel näher an uns und unserer Gegenwart ist. Aber vielleicht macht diese Nähe ja auch etwas Angst....

Littérature et engagement politique

Sartre et la néophyte

Aicha Bouabaci

Vous connaissez Sartre?“ Je l’ai regardé surprise et lui ai répondu avec une légère pointe d’irritation: „Mais bien sûr!“. Pour qui me prenait-il? „Il“, c’était le directeur de la toute puissante maison d’édition de la très jeune République algérienne. C’était en 1968 ou 1969. Je venais d’y déposer mon premier recueil de poèmes appelé justement „Tâtonnements“.

Sans doute ce responsable voulait-il me faire comprendre que je n’étais qu’une néophyte et que je devais apprendre où poser mes pas; et surtout ne pas me tromper de piste; il n’avait pas encore lu ma création mais en tant que responsable d’une institution dépositaire du savoir et de la pensée de l’élite, il pensait sans doute de son devoir de me mettre en garde: on ne devient pas écrivain comme cela! Et il a visé très haut, voulant sans doute m’impressionner; il s’attendait en plus à mon ignorance puisqu’il avait évoqué une sommité intellectuelle de l’ex-puissance colonisatri-

ce, à la renommée internationale. J’étais jeune et la guerre n’avait pas encore fini d’éteindre ses cendres.

Il voulait me parler des salons littéraires parisiens parrainés par Sartre, le père de l’existentialisme; cette évocation brandie par cet Initié comme un emblème, je dus l’interpréter ainsi: ma parole à moi, pouvait-elle donc prétendre à être entendue seulement parce que j’avais griffé mes mots de jeune adulte rebelle sur ces feuillets soumis à ce responsable?

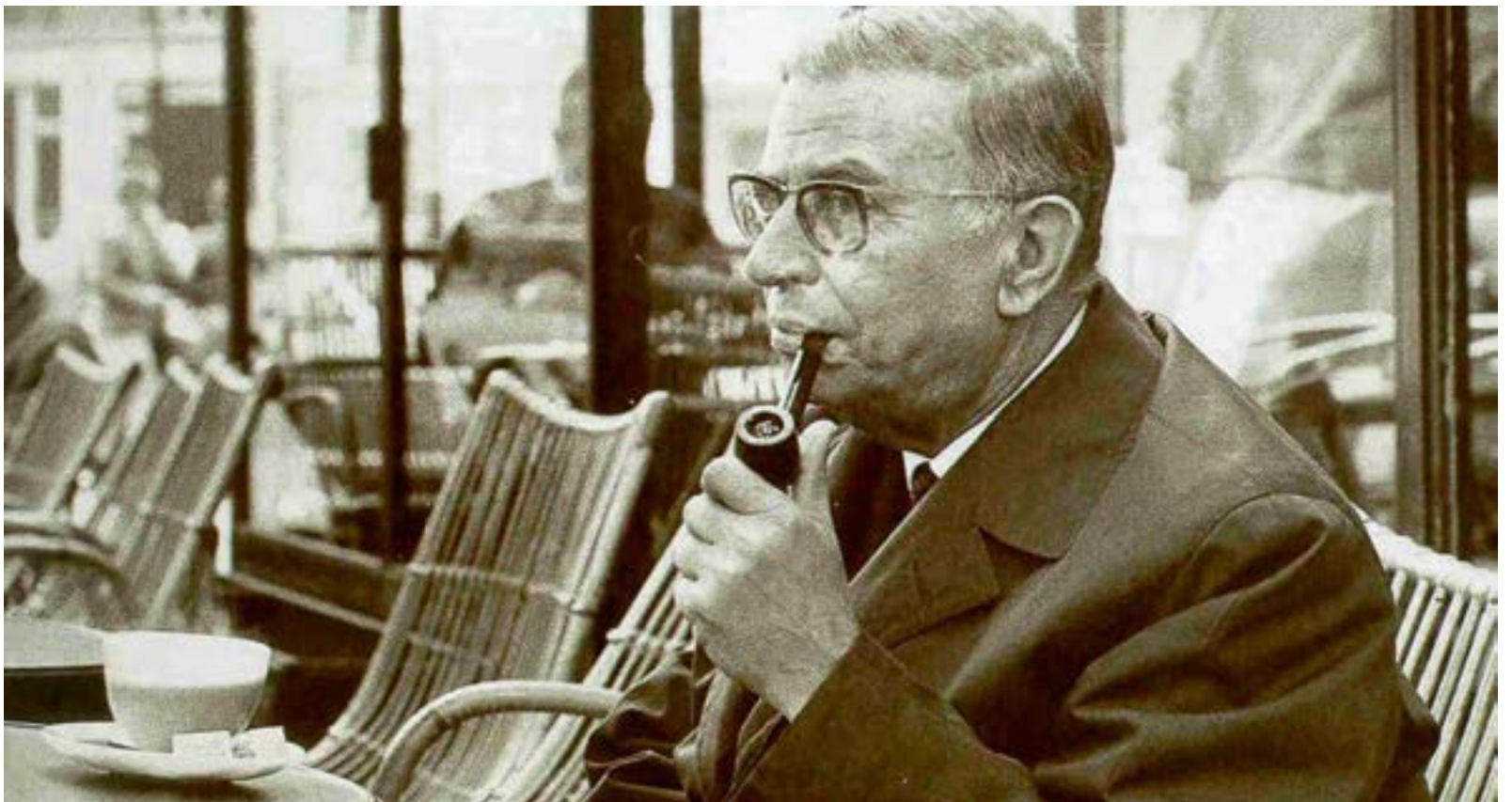
J’étais sans doute jeune et les Algériens ayant reçu une formation supérieure en nombre réduit en ce temps-là.

Ainsi l’avait voulu la colonisation. Celle combattue justement par Sartre et sa compagne Simone de Beauvoir et tant d’intellectuels français opposés à la guerre d’Algérie.

A l’engagement de chacun d’eux va mon respect d’Algérienne et d’individu tout court. Ils s’étaient élevés contre la torture et avaient appuyé les Algériens dans leur soif d’indépendance, eux dont la situation

était confortable. Ils s’étaient mêlés, malgré les risques encourus, chacun à son niveau, à notre histoire. Je n’oublierai pas les Porteurs de valises, et à leur tête Francis Jeanson, collaborateur des Temps modernes que j’ai pu voir à Alger bien après l’indépendance de mon pays. S’agissant de Sartre, la revue Les Temps modernes qu’il dirigeait avait été saisie plusieurs fois, tout au long de la guerre, en France et en Algérie ¹⁾. Sartre y avait publié son premier article sur l’Algérie en mars 1956: Le colonialisme est un système. Un système qu’il faut combattre: „Le colonialisme refuse les droits de l’homme à des hommes qu’il a soumis par la violence, qu’il maintient de force dans la misère et l’ignorance donc, comme dirait Marx, en état de sous-humanité“.

Sartre venait de découvrir, comme l’a souligné l’historien Mohamed Harbi, en 1990, „un nouveau sujet de l’Histoire, plus radical que le prolétariat“. Le courage de Sartre, la force de sa parole dérangeante ont ainsi fait de lui la cible de l’OAS: Il était



Jean-Paul Sartre



Henri Alleg

désormais en danger; son appartement à Paris avait été plastiqué deux fois.

Sartre avait préfacé *La Question* d'Henri Alleg – son article „Vous êtes formidables“ dénonçant la torture avait été publié en 1957 par *Les Temps modernes* – et *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon, ce psychiatre martiniquais, anticolonialiste notoire, phare du tiers-mondisme disparu précocement, qui s'était même mêlé, pour notre grande fierté, de devenir algérien!

Et cette définition de l'engagement, se mêler de ce qui ne nous regarde pas, je la revendique tout entière quand il s'agit comme dans ce cas-là de se battre pour que les droits de l'homme ne soient pas une formule vaine, une justification fleurie d'agitateurs intéressés.

Cet engagement, je l'avais d'ailleurs appris très tôt: adolescente, on m'appelait souvent l'avocat des pauvres. J'étais toujours indignée par les mensonges et les injustices commises à l'égard d'autrui. Comme maintenant et comme toujours et encore plus aujourd'hui quand la pensée étriquée, la folie et la barbarie, partout dans le monde, se mêlent de nous dicter leurs lois.

Je dois dire que j'ai été à la bonne école de l'engagement, avant même de connaître Sartre, dans ma propre famille. J'étais une gamine encore mais j'avais déjà compris que la maison chuchotait de secrets qu'on me dévoilait au fur et à mesure que je prenais de l'âge: mon père en tant que responsable civil du Front de libération nationale (FLN), et sous ses ordres, mon frère aîné, s'étaient engagés dans la résistance contre l'occupation française. Cela a duré jusqu'à l'indépendance... Des années de sacrifices et d'épreuves qui n'ont jamais été regrettées malgré les réveils douloureux.

Sartre s'était mêlé de tout ²⁾ et de tous et j'ai particulièrement aimé son théâtre.

C'est parce que j'avais le goût du théâtre que j'ai commencé à lire Sartre alors que j'étais élève-maîtresse à l'École normale d'institutrices d'Oran. J'étais une dévoreuse de livres. Et puis j'aimais ces titres *Les Mouches*, *Huis-clos*, *Les Mains Sales*, *La P. respectueuse*, *Les Séquestrés d'Altona*... Des titres qui sentaient le soufre; qui bourdonnaient de refus; qui jetaient aux orties la médiocrité, le conformisme, la bêtise; qui bruissaient contre les barreaux des geôles. Qui constituaient un front de contestation. Et dans ce monde marqué par le remue-ménage – en Afrique, par exemple, les coups d'État se succédaient, l'indépendance à peine acquise – je brûlais de crier mon incompréhension et mes doutes; et mon refus d'adhérer à cette cacophonie. L'enfer était-il vraiment les autres? Où se cachait donc la liberté, ce concept qui coulait de chacune de ces œuvres?

En classe de terminale, j'ai étudié Sartre le philosophe. Cela m'a sans doute aidée à mieux comprendre son théâtre où héroïsme et démythification se tiennent résolument la main.

L'Être et le Néant malgré toute sa complexité me parlait. J'étais un être dérouté par la complexité du genre humain et très jeune je m'étais posé nombre de questions sur l'âme et l'esprit humains.

Ensuite, à l'université d'Alger, jadis la deuxième de France, je m'étais dirigée naturellement vers les études de philosophie. Pour mieux voir, mieux comprendre et mieux penser. Et j'ai étudié les Anciens, et puis Sartre et puis d'autres... avec les professeurs français reconnus qui s'étaient mêlés de rester en Algérie par amour pour mon pays et leur mission pédagogique. Et

je n'avais pas pu achever ma licence d'enseignement en philosophie parce que quelqu'un s'était mêlé de décréter l'arabisation de cette discipline dans l'enseignement secondaire algérien. J'avais dû alors me contenter des Lettres et Sciences humaines que j'aimais certainement mais qui ne répondaient pas à mon besoin prédominant: cerner ma place et celle des autres dans l'existence.

L'Existence?

J'ai ainsi appris que la liberté est le noyau de toute philosophie de l'existence.

L'existence est liberté et même, elle ne peut être que liberté. Une conception pour moi très séduisante à condition que le bon choix soit fait puisque „l'homme ne saurait être tantôt libre, et tantôt esclave: il est tout entier et toujours libre ou il ne l'est pas“.

Je ne sais pas si c'est sous l'influence de mon vécu ou sous l'influence de la philosophie de Sartre – ou peut-être les deux à la fois – que j'ai senti le besoin de me construire une existence dont l'engagement – contre essentiellement les situations de sous-humanité, de bête, de gangrène imposées à un individu – constitue le matériau principal. Un engagement générateur, certes, de résistances et de difficultés immenses mais combien rafraîchies par ce vent à aucun autre pareil, celui de la liberté; la liberté née d'un combat.

¹⁾ *L'Express*, alors dirigé par J-J Servan-Schreiber, publie en mars 1958 un article de Sartre relatif à „La question“ de Henri Alleg; il est saisi.

²⁾ Mai 1968, il brandissait un drapeau aux côtés des étudiants à Paris. J'étais devant les portes de l'Université d'Alger, affichant sans tapage mon engagement.

Luigi Pirandello (1867-1936)

Un dramaturge philosophe ?

Franck COLOTTE

« (...) il y a dans le théâtre de Pirandello, au-delà des paradoxes qui nous étonnent, une vérité à découvrir. Mais cette vérité ne saurait être divulguée, transmise à qui ne l'aurait pas trouvée lui-même. Elle se révèle seulement à un spectateur réfléchi, à celui dont l'attention n'est pas captivée entièrement par la situation dramatique et l'indécision du dénouement, à celui pour qui le spectacle est l'occasion d'un retour sur soi-même¹ ».

Il y a cent cinquante ans – en 1867, naissait un des auteurs siciliens les plus connus, Luigi Pirandello. Avec le philosophe présocratique et médecin Empédocle (vers 490 - 435 avant J.-C.), le lauréat du prix Nobel de littérature 1934 est certainement un des natifs les plus célèbres d'une ville qui fut Akragas sous les Grecs, Agrigentum sous les Romains, Kerkent sous les musulmans, et dont le nom moderne hésite entre Agrigento, dérivé de la domination latine, et Girgenti de l'occupation arabe : Agrigento, témoin par sa vallée des Temples de l'antique splendeur hellénique et par sa chronique sanglante des exactions de la mafia. Tour à tour poète, nouvelliste et romancier, dramaturge et essayiste, Pirandello fut un écrivain polygraphe dont la subversion représenta entre les deux guerres, avant la « révolution brechtienne² » selon l'expression de Roland Barthes, l'entreprise la plus vaste et la plus systématique de renouvellement de la dramaturgie contemporaine. C'est au demeurant « pour son renouvellement hardi et ingénieux de l'art du drame et de la scène » qu'il reçut en 1934 le Prix Nobel de littérature. En effet, à rebours des traditions du grand spectacle et des héros, il convoque des protagonistes quelconques, des anonymes souvent issus de la classe moyenne qu'il éclaire d'une dimension tragique. Il explore certains sujets avec récurrence : l'infini de la vie confronté aux limites de la connaissance et du savoir, le motif du double, la folie, la réflexion sur le langage et sur le théâtre dans le théâtre. Ce dernier thème a donné lieu à sa fameuse trilogie, constituée de *Six personnages en quête d'auteur* (1921), *Comme ci (ou comme ça)* (1924), *Ce soir on improvise* (1930). Non seulement l'influence de Pi-

randello s'étendit bien au-delà des scènes italiennes, mais encore elle s'exerça plus encore à l'étranger qu'en Italie, notamment à Paris, où ce dernier fut mis en scène dès 1922 par Charles Dullin (*La Volupté de l'honneur*) et dès 1923 par Georges Pitoëff (*Six Personnages en quête d'auteur*). Bien qu'il soit assez malaisé de déterminer précisément l'influence de Pirandello sur les dramaturges français - cet auteur n'ayant pas eu de disciples déclarés en France, l'on peut néanmoins affirmer avec François Orsini que « rares sont les auteurs de théâtre français qui, particulièrement entre les deux guerres et au cours des années 1950-1965, n'aient été marqués par l'esthétique pirandellienne³ ». À la question posée par la revue *Art* (janvier 1957) – « Pirandello vous a-t-il influencé ? », le dramaturge et critique Georges Neveux (1900-1982) donna une réponse qui semble parfaitement résumer la situation : « Ce que Pirandello a mis à nu devant nous, ce n'est pas seulement le travail des comédiens, ni celui de l'acteur, pas seulement l'envers du décor, mais quelque chose de bien plus universel, l'envers de nous-mêmes. C'est notre vie profonde qui se trouve soudain projetée sur la scène et décomposée là comme par un prisme [...]. Sans Pirandello [...] nous n'aurions eu ni Salacrou, ni Anouilh, ni aujourd'hui Ionesco, ni... mais je m'arrête, cette énumération serait interminable. Tout le théâtre d'une époque est sorti du ventre de cette pièce (*Sei personaggi in cerca d'autore*) ». Pirandello est un dramaturge qui a en effet su suggérer aux spectateurs quelque chose de leurs problèmes communs, en leur indiquant la voie qui pourrait les mener à une solution. Dans la mesure où il a possédé au plus haut point le courage et l'imagination nécessaire pour briser l'enveloppe du réalisme et parvenir jusqu'au noyau de la réalité, il a montré comment, au théâtre, l'évasion hors des limites rigides ne doit pas être cherchée dans une « poétique » de l'artifice ou encore dans les divagations d'un divertissement fait de trouvailles exsangues et de formules stériles.

Comme il l'avait été pour ses contemporains, Pirandello est avant tout pour la postérité un dramaturge. Il n'a cependant abordé le théâtre qu'une fois passée la cin-

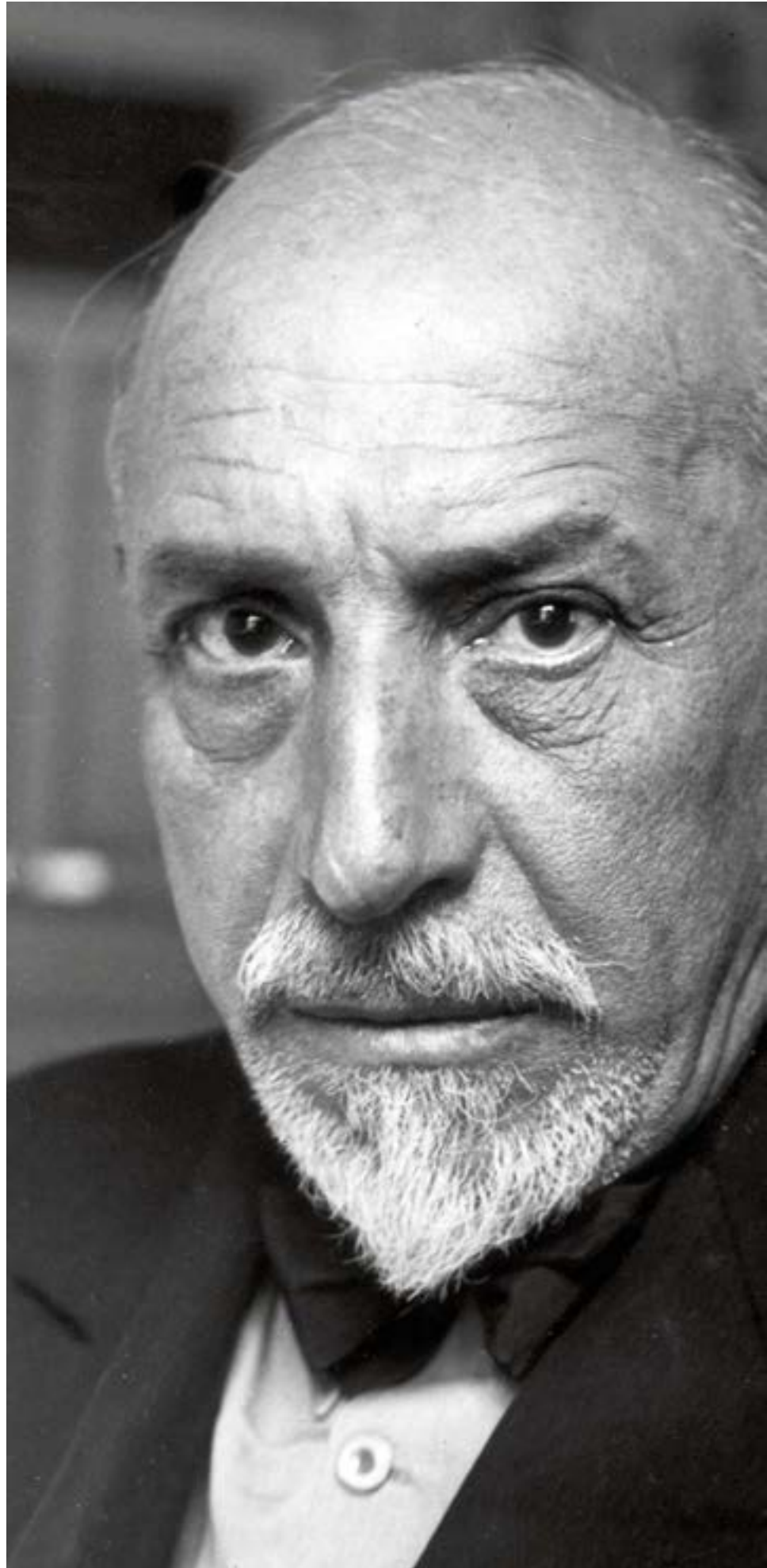
quantaine, et toujours sur le mode de la prétérition ou de la parenthèse, qui le conduisit à produire une quarantaine de pièces durant une vingtaine d'années d'activité. Mais pour considérable que soit la part du théâtre dans l'œuvre de Pirandello, elle n'en représente que le tiers : le deuxième tiers est composé de nouvelles, et le troisième, d'une part de romans, d'autre part de poèmes et d'essais. Bien qu'on ne puisse pas le réduire à cela, le théâtre de Pirandello a donné naissance au « pirandellisme », cette course humoristique après une impossible identité pouvant se résumer à quelques questions existentielles fondamentales, comme par exemple : comment définir son identité ? À quelle vérité se raccrocher ? Comment échapper à ses contradictions ? Comment ne pas s'habituer à observer celles des autres ? Et enfin, quoi de plus naturel que de concevoir le drame de la vie comme le drame de ces contradictions ? Le pirandellisme renvoie également à des notions telles que la relativité du langage et de la raison, l'impossibilité de connaître autrui et de communiquer avec lui, aux avatars de la personnalité, à la « vérité de la folie », etc. – la paternité théorique du pirandellisme ainsi défini revenant en fait au critique napolitain Adriano Tilgher (1887-1941), qui, dans ses *Études sur le théâtre contemporain* (*Studi sul Teatro contemporaneo*, 1923), interprète toute l'œuvre de Pirandello à la lumière d'une dialectique de la vie et de la forme. La folie par exemple, pour prendre un des thèmes les plus communs du pirandellisme, loin cependant d'inspirer à Pirandello des pièces à thèse, lui fournit malgré tout un répertoire de paradoxes logiques et de faux-semblants à travers lesquels il met en scène l'illusionnisme qui fonde non pas le langage ou la raison, mais le jeu théâtral lui-même.

Les drames de l'être

Certains éléments présents dans les pièces de Pirandello orientent son théâtre vers une réflexion sur le thème, traditionnel en philosophie, du sujet. Il ne s'agit pas d'une philosophie à proprement parler, avec ses fondements théoriques qu'expliciteraient

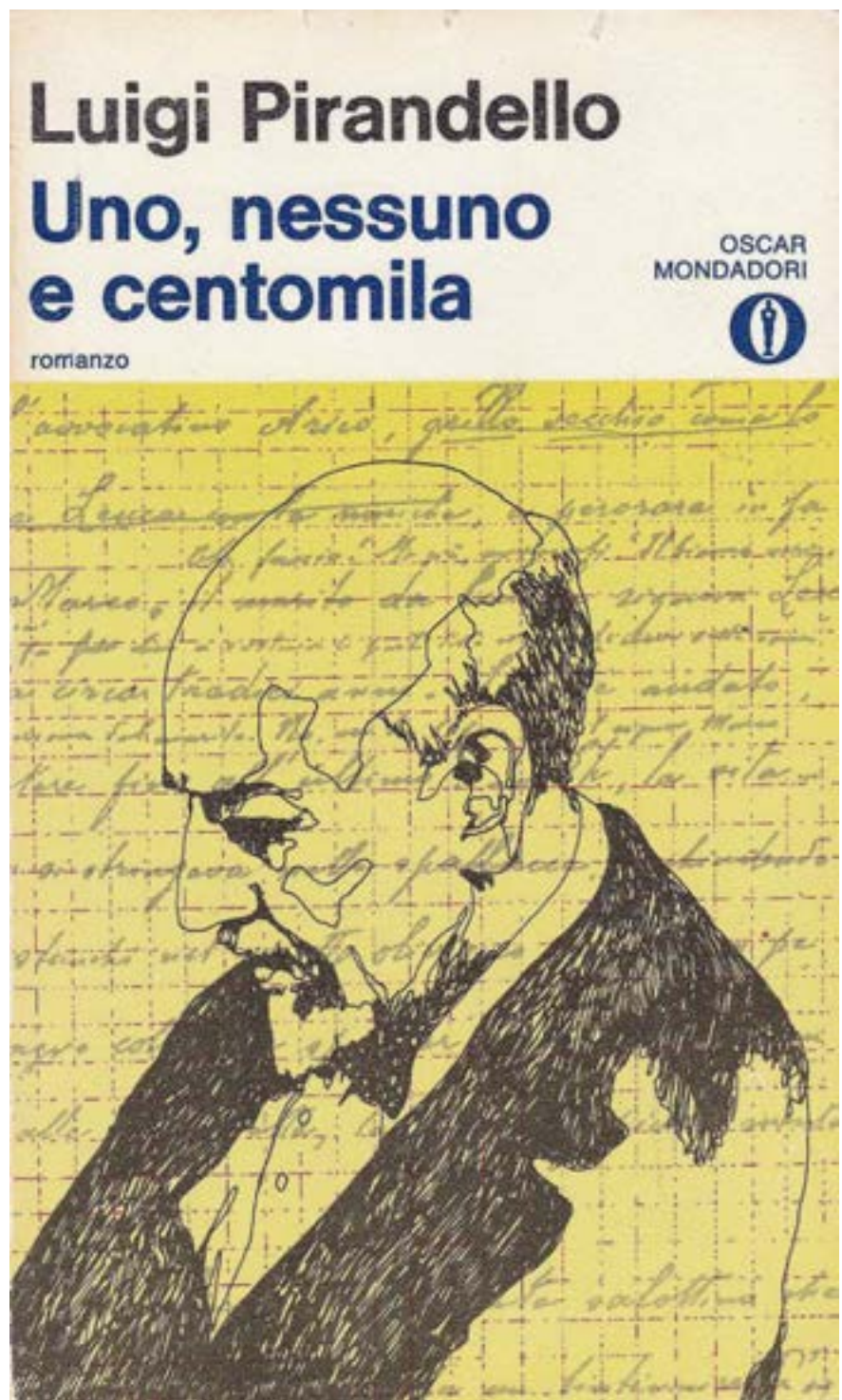
tel ou tel traité, mais de paramètres incitant le lecteur ou le spectateur à un questionnement sur les fondements de l'être et de l'existence. En effet, les problèmes singuliers auxquels sont confrontés les divers personnages de pièces telles que *Chacun sa vérité* (*Così è (se vi pare)* - 1917), *Vêtir ceux qui sont nus* (*Vestire gli ignudi* - 1922) ou encore *Six personnages en quête d'auteur* (*Sei Personaggi in Cerca d'autore* - 1921), se répercutent dans la réflexion du lecteur ou du spectateur en une interrogation générale sur l'authenticité de la personne et le sens de l'existence. C'est en cela que le théâtre de Pirandello a une portée philosophique : il traduit l'interrogation qui inspire la philosophie existentielle en termes concrets, à travers des situations dramatiques, en dehors des abstractions et du verbalisme. Il contribue aussi, par sa structure souvent insolite, à promouvoir la solution aux problèmes qu'il soulève. L'intervention sur la scène des spectateurs et des acteurs en tant que tels, en dehors de leurs rôles constitue l'un des procédés les étonnants de son théâtre, qui se caractérise par la mise en évidence de la dualité du spectacle et de la vie ainsi que par l'image de ce dédoublement sur lequel repose la conscience de soi.

Prenons l'exemple de la pièce intitulée *Chacun sa vérité*. Le titre original de cette pièce, *Così è (se vi pare)*, se traduit littéralement par « C'est ainsi ou c'est comme ça (si bon vous semble ou si ça vous plaît) ». Cette formule est paradoxale, puisque les premiers termes se réfèrent aux conventions sociales, à l'ordre établi, tandis que la parenthèse évoque la vie personnelle et subjective. La problématique de la pièce est d'emblée posée : le regard social permet-il de découvrir la vérité sur autrui ? L'action se déroule en Italie, dans une petite ville de province, en 1917, dans le salon de M. Agazzi, conseiller préfectoral. Toute la ville est bouleversée par une troublante histoire de séquestration. Le présumé coupable de cette affaire est un honorable fonctionnaire de la préfecture, M. Ponza, récemment arrivé avec sa femme et sa belle-mère. Mais pourquoi tient-il sa femme enfermée ? Pourquoi l'a-t-il logée dans un appartement de la banlieue alors qu'il a installé sa belle-mère, Mme Frola, au centre de la ville ? Pourquoi ne laisse-t-il pas sa femme voir sa propre mère ? Pourquoi fait-il en sorte que les deux femmes ne puissent communiquer que par lettres ? « Vous dire, comme il le dit, lui, que ma fille est morte depuis quatre ans, que je suis une pauvre folle qui la croit encore vivante et qui est persuadée qu'il ne veut pas me la laisser voir ? (...) Lui-même se rend compte de l'énormité de ce qu'il dit, et quand il est obligé de le faire, il s'enflamme, il perd la tête : vous l'avez bien vu⁴ » déclare Mme Frola. De son côté, M. Ponza affirme que c'est sa belle-mère qui est folle : sa fille est bien morte, et depuis longtemps ! Mais elle refuse de l'admettre et de le croire. Pour les départager, il aurait été possible de consulter l'état civil si les archives n'avaient pas été détrui-



tes par un terrible tremblement de terre qui a coûté la vie à la famille de M. Ponza. Mme Ponza est-elle la fille de Mme Frola ou la seconde épouse de M. Ponza ? La douleur maternelle d'un côté, l'égarement passionnel de l'autre, peuvent respectivement expliquer la fausse reconnaissance chez la belle-mère, l'incapacité de reconnaissance chez le mari. C'est ce que le chœur des provinciaux s'efforcera de savoir au milieu des sarcasmes du sceptique et ironique Lamberto Laudisi, le beau-frère de M. Agazzi.

Chacun sa vérité illustre notamment le thème de la folie avec lequel Pirandello joue tout au long de la pièce, précisément par l'intermédiaire de Madame Frola et de son gendre. Ce thème suscite, par le biais de l'alternative folie réelle - folie simulée, les réactions les plus diverses. Dans une telle optique, l'ambiguïté si savamment élaborée par l'auteur demeure : rien n'est simple, rien n'est en soi, et notre normalité est peut-être folie pour les autres, et vice versa. Qu'en est-il, dans ces conditions, de la dissolution de la personnalité qui découle du concept de folie et de l'idée selon laquelle la vérité n'existe pas en soi ? Par le biais de la folie et de l'absence de vérité une et infaillible, Pirandello mène le lecteur ou le spectateur sur un terrain mouvant où l'identité des protagonistes principaux n'est pas une donnée acquise, mais remise perpétuellement en question. L'auteur ancre ce concept abstrait de dissolution de la personnalité dans un contexte donné comme réel et concret : un tremblement de terre a détruit tous les papiers officiels, toute trace écrite susceptible de donner une certitude. De plus, Pirandello nous donne la pièce comme une « parabole en trois actes », c'est-à-dire comme un récit allégorique qui implique une morale. Dans cette quête de la Vérité, l'allégorie est claire : les sots voudraient qu'il y ait d'un côté la Vérité, la Raison, la Sincérité ; de l'autre l'Erreur, la Folie, le Mensonge. Leur jeu atroce consiste à vouloir reconnaître en deux personnages ces deux catégories de beaux concepts abstraits. Or, pendant l'enquête, il y a la « thèse », à savoir Madame Frola qui développe une version des événements ; puis il y a « l'antithèse », à savoir Monsieur Ponza qui développe une version apparemment contradictoire. Aux yeux du sens commun, Madame Ponza ne saurait incarner que la Vérité toute simple qui doit provoquer l'effondrement de l'une des deux parties. Mais le sage Laudisi a compris, dès le deuxième acte, que ces deux thèses, loin d'être contradictoires, sont au contraire complémentaires car Ponza et sa belle-mère ne s'opposent pas l'un à l'autre. À travers les commentaires ironiques du personnage de Lamberto Laudisi nous est donnée la leçon morale de cette pièce : une leçon de compréhension humaine et de respect profond et désintéressé de l'autre.



¹ Moreau (J.), « Le spectacle de la vie dans le théâtre de Pirandello », Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n° 2, juin 1973, p. 222.

² Barthes (R.), « La révolution brechtienne » in Essais critiques, Paris, Points Seuil, 1964, p. 54-55. Brecht entend accorder une place et un rôle nouveaux à la contradiction au théâtre afin de fonder un art réellement contradictoire. C'est pourquoi il travaille dans ses pièces et ses écrits théoriques à élaborer ce que l'on pourrait appeler une « dialectique de la contradiction ».

³ Orsini (F.), « Interférences culturelles : Pirandello et la France » in Libre échange et identité culturelle (études réunies par Annie Allain et Gervais Essama), Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Travaux et recherches », 1998, p. 45.

⁴ Pirandello (L.), Chacun sa vérité (I, 6), in Pirandello. Théâtre complet, tome I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 310.

Mediebëtzeg

Stressfräi mam Télécran

Samuel Hamen

An der leschter Mediebëtzeg-Kolumne wäerfe mir ee Bléck op eng Zäitschrëft, déi op all zweetem Kichendesch läit: den Télécran. Mol gëtt se gelatzt duerchgeblidert, während ee waart, datt de Senseo-Kaffi duerchgelaf ass. Mol luusst ee virwëtzegecran, well den Neveu vum der Nopesch respektiv d'Nopesch vum Neveu an engem Reportage ernimmt gëtt.

Egal wéi: Den Télécran begleet zënter ville Joren den Alldag, spigelt en, bréngt en ervir. An deem Sënn stellt sech d'Fro: Wat steet Representatives an deenen Artikelen? Wéi eng Mentalitéiten artikuléiere sech beim assoziative Bliederer duerch d'Texter? Kuerz: Wat gëtt beim Liesen evident vum „Leben in Luxemburg“, wéi et am Énnertitel vum Télécran heescht?

Wat séier kloer gëtt: Dës Zäitschrëft schafft sech an neoliberaler Weltsicht um Konzept „Stress“ of, ee Wuert, dat schonns 1999 zu engem vum den „100 Wörtern des 20. Jahrhunderts“ gekréint gouf. Mir kréien Tipps, wéi een no der Vakanz „stressfrei in den Büroalltag einsteigen“ kann – nämlech doduerch, datt ee sech säin Agenda fräihält. Mir gi gewuer, wéi een den „stressigen Arbeitstag“ bekämpft – andeems een an déi souwéisou scho butzeg Mëttegpaus nach ee Jogginglaf erandrätscht, fir „auf neue Gedanken“ ze kommen. D'Schaff steet also ganz kloer op éischter Plaz, och a grad, wann et ëm den Hobby geet.

Am méi laangen Artikel iwwert Improvisationstheater gëtt deemno direkt am Ufank gesot, fir wat dës gehypte Fräizäit-Aktivitéit daacht: „Diese Kompetenzen sind im Berufsleben sehr gefragt.“ Dorëms also geet et: Konscht am Déngscht vum der Fortbildung! Dowéinst ass et och nëmme logesch, datt déi eenzeg Persounen, déi un engem Impro-Theater-Cours deelhuefen an eis am Artikel virgestallt ginn, bei Banken an der Stad schaffen. En anert Profil, en anert Liewe léisst sech zu Lëtzebuerg bal net denken.

Okay, vläicht si mir elo e bëssen onfair ënnerwee, vläicht gesi mir just déi dräi penibel Zeilen am Télécran – a beim grouse Rescht hale mir d'Aen tockeg zou. Ma keng fënnef Säiten duerno stousse mir op d'Kolumne „Katzen-Sprung“. An do liese mir ee Saz, vum deem ech net geduecht hätt, datt e jee hätt kéinte geduecht a geschriwwe ginn: „Wenn ich die Grundsätze

der Achtsamkeit richtig verstanden habe, sollte man beim Zähneputzen wirklich nur ans Zähneputzen denken, der Geist soll sich aufs Hier und Jetzt konzentrieren.“ An där uewe skizzéierter Télécran-Logik gëtt hei souguer d'Botze vum den Zänn zum groussen Ament vum der stressfreier Achtsamkeit deklaréiert.

Do bliedert een dach gären a séier weider, just fir dann awer nees op den nämmelechte Chantier ze stoussen. Am „Buchtipp“ gëtt d'Monographie „Partnerglück“ virgestallt, ee Buch, dat dem Lien tèscht kierperlecher Gesondheet an enger gudder Bezéiung noheet. An nees fanne mir ee Saz, deen ee sech am léifste mat engem Magnéit aus der Vakanz un de Frigo hänke géif: „Der gesundheitliche Nutzen einer funktionierenden Beziehung ist erstaunlich groß.“ Wat heescht dat elo? Datt Singles méi fréi stierwen? Datt ee sech mat deem selwechte schëllegen Elan an eng Bezéiung geheie soll, mat deem een nom Joggen an der Mëttegpaus un engem risige Smoothie suckelt? Well béides engem hëlleft, méi gesond an al ze ginn? Gëtt et da keng Iddi ausserhalb vum der Effizienz-Logik? Ausserhalb vum dem Denken an de Kategorien „Schaffen“, „Erhuelen“ an „Optiméierung“?

Bon, mir bliederen nach eng Kéier weider, elo scho liicht nervös. Tèscht an an den Zeile spiert een d'Dilemma vum desער Zäitschrëft, déi dacks just nach kaf gëtt, fir datt d'Leit spontan de Fernsehprogrammconsultéiere kënnen. Mee wann op der Tëlee gréisstendeels Wouscht leeft, da

mussen Télécran et al. iwwert genee dee Wouscht schreiwen. An da muss numol eng Foto kommentéiert ginn, op där de Kai Pflaume op engem gepolsterte Schaukelpferd sëtzt, mat engem Meedchen op engem Einhorn nieft sech: „Kleine Herausforderungen: Kai Pflaume im Wettrennen gegen eine junge Kandidatin.“

Endlech si mir bei der Musek ukomm, beim Entertainment. Deen ass jo dofir do, eis zouverlässege ofzelenke vum (Schaff-)Misär. Op där Sait gëtt eis den Album „Trippin' with Dr. Faustus“ vum „Amplifier“ virgestallt, an am Artikel ass een iwerrascht dovunner, datt „sogar eine Frau, Beth Zeppelin, mal ans Mikro darf.“ A genee eng Zeil drënner fänkt déi nächst Album-Presentatioun mam Titel „Dicke Hose“ un. Nee, och hei keng Léisung a Sicht.

Am léifste géif ee sech elo ewechdreemen, fort aus der Lëtzebuerger Üblechkeet, wéi mir se op dese Sait presentéiert kréien. Praktesch, datt den Artikel „Kreislaufwirtschaft. Abfall war gestern“ wéi eng Fantasie-Rees ufänkt: „Stellen Sie sich vor, Sie müssten den Fußbodenbelag für die Innenräume Ihres Hauses nicht mehr kaufen, sondern könnten ihn mieten.“ Sou also klénkt déi materialistesche Versioun vum „Imagine“ am Joer 2017. Dem John Lennon säin Original hat deemools iergendwéi méi idealistesche Pathos.

Zum Schluss lande mir beim gudden ale Kreuzworträtsel. D'Léisungswuert an der éischter Septemberausgab ass – opgepasst, kee Spoiler: „Schueberfouer“. Och hei schéngt sech d'Imaginatioun duerch d'Bascht gemaach ze hunn. Als Troust: Bei der revue, dem Konkurrenz-Organ, war d'Léisungswuert deslescht tout simplement „Fernsehprogramm“. No deem Rätsel huet een dunn de Fernsehprogramm fonnt, wéi wann et eng verstoppten Inhaltsangab gewiescht wier.

Bon, wat bleift iwwreg no där Méi, mat där ee sech duerch all déi Sait gewullt huet? Eng Vakanz! Déi allerlescht Sait am Télécran proposéiert: Panama, mat engem Vol vu Frankfurt aus, fir bal 3500 pro Persoun. Ee Fest fir all déi Banker a Consulting-Männercher! Sou léisst sech an enger schéiner neoliberaler Synthese Schaff a Fräizäit matenee verbannen. Op deenen 162 Sait vum Télécran schéngt sech tatsächlech „das Leben in Luxemburg“ representativ zesummenzezéien, ongewollt natierlech, ma dofir ëmsou méi direkt an onverstallt.



Facebook-Rhetorik

Zuckerberg und Bullenscheiße

Jim Schumann

Bullshit“ betrügt durch leeres Gerede. Bullshit ist substanzlos und frei von jeglichem Nährwert wie das, worauf der Begriff buchstäblich verweist. Wenn Donald Trump verspricht „I’ll make America great again“ ist das keine Lüge, sondern Bullshit. Und wenn Trump „America first“ postuliert, ist er nichts anderes als ein ehrlicher „Bullshitter“.

Zuckerberg versus Trump

Anders verhält es sich mit einem, der vielleicht Trumps Nachfolger werden will und fast in jeder Hinsicht den Gegensatz zu ihm darstellt - außer wenn es um Bullshit geht: Facebook-Gründer Mark Zuckerberg.

Trump verspricht Mauern, Zuckerberg will die Menschen verbinden. Trump setzt auf Konfrontation und Abschottung, Zuckerberg auf Freundschaftsanfragen. Trump erklärt die Medien zum Erzfeind, Zuckerberg bietet ihnen ein Forum auf Facebook. Trump ist ein windiger Entertainer, Rassist und Sexist, Zuckerberg ein kalkulierbarer Nerd und treuer Ehemann. Gemeinsam ist ihnen die mangelnde politische Erfahrung.

Ein Präsident Zuckerberg wäre die Korrektur zu Trump und würde in vielerlei Hinsicht wieder an dessen Vorgänger Barack Obama anschließen. Zuckerberg würde sich nicht als Retter in der Krise präsentieren, sondern als Garant des stattfindenden Fortschritts. Voraussetzung des kontinuierlichen Fortschritts wäre aber, dass die Menschen sich immer mehr vernetzen - als globale Gemeinschaft - und sie transparent agieren. Das zentrale Mittel dafür ist Facebook. Zuckerberg selbst ist diesbezüglich weder schüchtern noch bescheiden, wie sein Manifest „Building Global Community“ zeigt.

Problematisch an Zuckerbergs Missionsrhetorik ist allerdings seine naive Unterstellung, dass es keinen Konflikt zwischen den erklärten Zielen seiner Mission und den Interessen der Aktieneigentümer



„Im Auge des Shitstorms“ - © Klaus Stüttmann

gebe, dass Transparenz zu Empathie führe und dass Verlinkung Verständnis fördere - kurzum: dass sich die sozialen und kulturellen Probleme der Globalisierung als technische behandeln ließen.

Es ist richtig, dass Facebook die Vernetzung vieler Menschen vorantreibt, es stimmt, dass Facebook die Bildung verschiedenster Interessen- und Betroffenengruppen fördert, Facebook könnte auch eine direkte Feedbackschleife zwischen Politikern und Wählern herstellen.

Aber sieht Facebook seine Funktion wirklich darin, den politischen Diskurs zu aktivieren und Interessenkonflikte durch Dialog zu lösen?

Zuckerbergs Selbstbetrug

Genau in dieser Frage bleibt Zuckerbergs Manifest so vage wie nur möglich. Einerseits preist es politische Aktionen, die auf Facebook ihren Anfang nehmen. Andererseits betont das Manifest, dass der Großteil der Konversation auf Facebook unpolitischer Art ist: Spaß unter Freunden, Updates unter Familienangehörigen, Ratschläge in Eltern- und Patientengruppen. Wie verhält sich dies zu Zuckerbergs Zuversicht, die Facebook-Gemeinschaft könne durch die Vielfalt der Ideen und die Stärkung des gegenseitigen Verstehens ei-

nen positiven Einfluss auf die Welt haben? Lässt sich etwa eine globale Gesellschaft ohne kulturelle Konflikte durch eine Kommunikation jenseits politischer Themen schaffen?

Besonders interessant ist das Manifest, wenn Zuckerberg seine Sorge über Filterblasen und Falschnachrichten äußert und einräumt, dass soziale Medien zu Vereinfachung, Sensationsgier und Polarisierung neigen. Das müsste Zuckerberg eigentlich zu der Frage führen: Ist Facebook die Lösung des Problems oder ein Teil davon?

Zuckerberg umgeht diese und andere Fragen geschickt durch rhetorische Manöver - er will seine Leser zum eigenen Optimismus überreden und versucht, dem offenbar Schlechten etwas Gutes abzugewinnen. Wenn die sozialen Medien als Verbreiter von Kurznachrichten zu Simplifizierung verleiten und Nuancierung verhindern, also zu Polarisierung führen, so führe dies im schlechtesten Fall zur Vereinfachung wichtiger Themen - aber glücklicherweise verfüge Facebook über die Mittel, diesen Effekt zu korrigieren: Der Sensationalismus sei leicht herauszufiltern, wenn man die Algorithmen von der Leine lasse.

Ein genauer Blick zeigt, dass Facebook weder das Opfer von Sensationsgier, Falschmeldungen und Filterblasen ist, noch die vermeintliche Lösung dieses Problems, sondern, aus mehreren Gründen, dessen zentrale Quelle.

Zum einen verdient Facebook sein Geld damit, Aufmerksamkeit an Werbekunden zu verkaufen - sein oberstes Ziel besteht nicht in politisch informierten Bürgern, sondern in zufriedenen Nutzern. Denen gibt man, was immer sie sehen wollen, weil man sie nicht bevormunden will und... es ist gut fürs Geschäft, wenn sie mehr Zeit auf Facebook verbringen. „Der News Feed ist so optimiert, dass die Menschen sich binden... und... Bullshit wirkt hochgradig bindend“, so Bobby Goodlatte, ein ehemaliger Facebook-Manager. Die Mission einer globalen „Zuckerbergschen“ Gemeinschaft kann nur dann ein Nebenprodukt des Unternehmens Facebook sein, wenn sie sich rechnet.

Zum anderen ist Facebook als Mittel der Völkerverständigung schon wegen seiner Funktionslogik anzuzweifeln, die dort das Verstehen und Kommunizieren bestimmt: das dualistische Reaktionsschema der „Likes“ oder „Dislikes“, der begründungslose Populismus der Zahl, der Zeitdruck, unter dem Beiträge angeschaut, bewertet und empfohlen werden, die Filterblase... Unter diesen Bedingungen gedeiht keine ausgewogene politische Meinungsbildung, sondern nur spontane, emotionale Parteinahme jenseits jeder kritischen Reflexion.

Facebook gefährdet die Entwicklung des mündigen, aufgeklärten Bürgers aber, drittens, auch deswegen, weil es dessen wichtigste Bastion angreift. Das soziale Netzwerk Facebook untergräbt die Existenzgrundlage des Qualitätsjournalismus. Wenn Facebook den Verlagen die Möglichkeit einräumt Medienbeiträge zu veröffentlichen, ist dies keine solidarische Geste unter Gleichgesinnten, sondern eine Einladung zum Selbstmord. Wie können Journalisten mit den Sensationen und der Banalität der anderen Facebook-Posts konkurrieren? Während Trump die Medien zum Feind des Volkes erklärt, macht Zuckerberg das Volk zum Feind der Medien.

Jeder soll nach seiner Façon selig werden

Wer die vorstehend beschriebene Entwicklung übersieht, ist auch bereit, die Filterblase als Voraussetzung gegenseitigen Verstehens zu akzeptieren, wie Zuckerberg es vorschlägt.

Wenn es um die Werte geht, auf deren Grundlage den Facebook-Nutzern Inhalte angezeigt werden sollen, verweist Zuckerberg zu Recht auf Unterschiede nicht nur zwischen den Kulturen, sondern auch innerhalb einer Kultur. Aus diesem Grund will er die Nutzer selbst entscheiden lassen, wie viel Nacktheit, Gewalt und Profanität sie in ihrem „News Feed“ sehen wollen. Diese Stärkung der Nutzerautonomie ist zunächst sympatisch. Doch das Problem ist nur, dass Zuckerberg seine globa-



Mark Zuckerberg präsentiert sein Manifest „Building Global Community“ im Facebook-HQ

le Gemeinschaft nach dem Maßstab westlicher Werte definiert - in anderen Kulturen erfährt der Individualismus keineswegs die Wertschätzung, die ihm in unserer westlichen Welt prinzipiell sicher ist. Wenn aber dem Individuum die Entscheidung überlassen – oder durch Algorithmen abgenommen – wird, aus einer Fülle an Informationsangeboten nach eigenen Bedürfnissen das auszuwählen, was ihm passt, dann bestimmt die Konsummentalität die Kommunikation und damit gibt Zuckerberg der Kritik am Westen und seiner alles beherrschenden Konsumkultur nur neue Nahrung. „Ein Eichhörnchen, das gerade in deinem Vorgarten stirbt, ist unter Umständen... relevanter für dich als sterbende Menschen in Afrika“, so Zuckerberg in einer berühmt-berüchtigten Erklärung. Wie aber soll sich auf der Grundlage eines radikalen Individualismus, den Facebook auch noch bestärkt, eine globale Gemeinschaft erschaffen lassen?

Über das Mitteilen von Bedeutungslosigkeiten

Facebook ist der Triumph der Technik über die Kultur. Es ist eine Technologie, die Millionen von Nutzern aus unterschiedlichsten Kulturen zu einer Gemeinschaft macht: „to our community“, wie es in Zuckerbergs Manifest heißt. Mit diesem Triumph der Technik stellt der Westen die ganze Welt auf sein eigenes Modell ein; globalisierte Soft- und Hardware beeinflussen das Wertebewusstsein in aller Welt; Facebook bringt den Narzissmus

ganz ohne Propaganda in alle Welt; Facebooks „Fastfood“ schafft die Grundlage einer grundlosen Weltgemeinschaft.

Die Zuckerbergsche Gesellschaft entlässt das Individuum in einem Maße aus traditionellen, kulturellen und sozialen Bindungen, dass es sich oft nicht befreit fühlt, sondern mehr oder weniger verloren. Dann sucht es weniger die abstrakte Vernetzung mit der Welt, als das Gefühl der Zugehörigkeit, das Facebook mit seinen Gruppenseiten und Filteralgorithmen bereithält. Das Ergebnis sind neue Grenzziehungen, die, mittels Trollen und „Social Bots“ (Meinungsroboter), das „Eigene“ platzieren und das „Andere“ angreifen: „shitstormen“ (Onlineform des Lynchens) im Schatten der Anonymität.

Der Trugschluss besteht darin, Gleichgültigkeit mit Toleranz zu verwechseln: Man toleriert das andere nicht, indem man es ausblendet. Die globale Gemeinschaft setzt voraus, dass die Menschen ihre Entscheidungsfreiheit über das eigene Leben spätestens dann einschränken, wenn sie das Wissen um das Leben der anderen betrifft.

Ebendieses aber verhindert Facebook, wenn es den Zündstoff für Meinungsverschiedenheiten mit den Banalitäten und Sensationen des Alltags verdrängt, wenn seine Funktionslogik nuancierte Kommunikation verhindert und wenn seine Expansion dem Qualitätsjournalismus die Lebensgrundlage entzieht.

Nichts als Fastfood-Rhetorik

Zuckerbergs Manifest zur Schaffung einer globalen Gemeinschaft positioniert Facebook als politisches Heilmittel in Zeiten, da die Europäische Union ihre Ambitionen wieder auf eine Wirtschafts- und Währungsunion stützt, da der Kampf der Kulturen mit Terroranschlägen geführt wird und da für viele die Utopie des Internets sich ins Gegenteil verkehrt hat. Wenn Zuckerberg in einer solchen Zeit am Narrativ Facebook als dem guten Gesicht des Internet webt, kann man das mit Blick auf Facebooks Geschäftsinteresse als verlogen bezeichnen oder als gefährlich angesichts der Intransparenz seiner Algorithmen. In jedem Falle aber ist das Narrativ undurchdacht und substanzlos - und das liegt nicht an Facebook, sondern an Mark Zuckerberg.

Zuckerberg gibt vor, er könne so ein komplexes Problem wie das der universellen Menschenrechte und globalen Gemeinschaft mit technischen Mitteln lösen. Was Donald Trump nach seinen großspurigen Wahlversprechen eingestehen musste, steht dem möglichen Präsidentschaftskandidaten Zuckerberg als Erkenntnis noch bevor: Wer hätte gedacht, dass Politik so kompliziert ist?

Der Bürger, der was vermisst...

Lesezeit: Nullnummer

Frank Bertemes

Bevor wir unserer geschätzten Leserschaft des kulturissimo das an dieser Stelle übliche Zitat nach dem Titel vorschlagen wollen, beginnen wir für einmal mit einer Definition als Einleitung dieser Lesezeit. Die Bedeutung eines Begriffes, der in diesem Text für einmal eine ganz andere Dimension als die üblicherweise vorausgesetzte annehmen soll. Es geht nämlich um den Terminus Revolution. Im Sinne dieses Beitrages wohl verstanden. Denn wenn dem irgendwann einmal tatsächlich so sein sollte, wie dem eigentlich in einem Rechtsstaat des 21ten Jahrhunderts der „christlichen“ Zeitrechnung sein müsste, dann hätte nämlich, live und in Farbe, in Mariens beschaulichen Ländle eine besondere Form der Revolution stattgefunden, sprich eine Revolution gegen die Staatsraison. Anders gelesen: Eine Revolution der Wahrheit! Für die Wahrheit! Die Staatsraison, die zu pflegen sich die politische Klasse, vom Wahlvolk gewählt, seit gefühlt ewigen Zeiten offensichtlich kritiklos ergeben hat. Im Rahmen der heuer stattfindenden diversen Wahlgänge - lokal, national und europäisch - durchaus kein langweiliges Thema übrigens. Im Gegenteil! Uff - dies alles vorausgeschickt, egal wie, in diesem Falle wäre das jedenfalls eine Revolution. Und damit zur angekündigten Definition unseres Reizthemas des Monats: Eine Revolution ist ein grundlegender und nachhaltiger struktureller Wandel eines oder mehrerer Systeme, der meist abrupt oder in relativ kurzer Zeit erfolgt. Er kann friedlich oder gewaltsam vor sich gehen. Der Wandel eines bestehenden Systems also. Das (endlich) fallen soll! Ohne Gewalt, versteht sich. In einer Form der stillen Revolution, wie es sich für einen modernen Rechtsstaat eigentlich auch gehört. Eine pure Illusion?

Und damit zum
Text...

Der Teufel ist nicht der Fürst der Materie, der Teufel ist die Anmaßung des Geistes, der Glaube ohne ein Lächeln, die Wahrheit, die niemals vom Zweifel erfasst wird. Umberto Eco
Ein interessantes, jedoch nicht unbedingt harmloses Zitat. Bei näherer Betrachtung. Jedenfalls für die, die es angeht... Und ein

auf den ersten Blick ebensolcher Titel eines Beitrages, den wohl einige als Teufelswerk verstehen werden. Ein Text, der sich, wie der Titel schon verrät, an einem sehr lesenswerten Buch orientiert und das erstaunliche Randbemerkungen zu einem Thema macht, das auch heute noch in unserem Ländchen höchstes Interesse zu erregen versteht. Dies allerdings sehr zum Leidwesen einer gewissen staatstragenden C-Partei und der Adelsklasse in höchster Funktion des „sauberen“ CSV-Staates, der längst nicht vergessen ist. Eine Story der besonderen Art, die landbekannte Persönlichkeiten einschließt. Personen, die zum Teil ein sehr heißes Eisen angefasst haben. Ohne sich allerdings die Finger daran zu verbrennen. Oder etwa doch? Irgendwann einmal, in der Konsequenz? Die Hoffnung stirbt bekanntlich zuletzt. Trotzdem: ein Teufelswerk im Verständnis jener, die so einiges zu verbergen haben. Und das in ihrer wohl gepflegten Geschichte des Vertuschens oder des eiligen Kehrens unter den (Marienländer) Teppich, der bekanntlich mit unerschöpflichen „Kapazitäten“ ausgestattet ist - doch das wohlweislich bestimmt nicht nur hierzulande. Persönlichkeiten, die von bestimmten Sachverhalten oder historisch (für sie) höchst zweifelhaften, weil staatstechnisch gesehen eher peinlichen Umständen, rein gar nichts hören wollen. Der geschätzte Maître Gaston Vogel, der übrigens als Anwalt in dieser Affäre eine besondere Rolle spielt - und wir bleiben bewusst beim Präsens, der gegenwärtigen Zeitform - ist in diesem Prozess jedenfalls sehr deutlich. Stellt er neben seiner intelligenten Verteidigungsstrategie doch sehr unbequeme Fragen, die so einiges an Schwachstellen aufzeigen - und das nicht nur im Interesse der beiden Angeklagten. Denn vorbei und vergessen ist dem tumben Wahlvolk dieser Kriminalfall längst noch nicht! Ein Prozess, der besonders den CSV-Staat tief trifft und der ein in diesem Lande nie vorher erlebtes öffentliches Interesse erregt hat. Der streitbare, engagierte Anwalt Gaston Vogel pflegt in diesem Fall den Terminus „Omertà“ sehr gezielt in den in diesem Beitrag visierten Kontext einzusetzen.

Oder ist dieses Gekritzel eines unbedeutenden Schreiberlings aus dem Volk, der sich erdreistet, dieses Thema aufzugreifen, doch nichts weiter als eine harmlose Analyse eines ebenso harmlosen kleinen Denkers, der im Rahmen dieses Textes mit leicht irreführendem Titel als Stimme des

leider oft für dumm verkauften Volkes einen der letzten Giganten der Weltliteratur (cf. Tageblatt vom 23. Februar 2016) wohl für viele überraschend bemühen und (nicht nur einführend) zitieren wird? Gemeint ist Umberto Eco, ein Autor, der sich übrigens gerne im Labyrinth der Welt zu verirren pflegte... Und der uns so manches zu sagen hatte - und das eben auch im Kontext der ominösen „Bommeleeer“, um die es hier, wie wohl längst bemerkt, gehen soll. Auch wenn dieser große Schriftsteller diesen Fall mit für unser Land nachhaltigem Effekt kaum kannte, dieses Trauerspiel der besonderen Art jedoch in ebendiesem Kontext namentlich in seinem Roman „Nullnummer“, der eine realpolitische Parodie ist, explizit erwähnte, wie wir noch lesen werden... Omertà und Staatsraison. Omertà, das Gesetz des Schweigens, die Schweigepflicht (ursprünglich bei der Mafia, doch nicht nur ...). Die Staatsraison, der Grundsatz, nach dem der Staat einen Anspruch darauf hat, seine Interessen unter Umständen auch unter Verletzung der Rechte des Einzelnen durchzusetzen, wenn dies im Sinne des Staatswohls für unbedingt notwendig erachtet wird. So drückt man das sprachlich gewählt im Duden aus. Die Rechte des Einzelnen? Nein, da geniert (Präsens!) man sich ausdrücklich überhaupt nicht, die Rechte einer ganzen Nation staatstragend, aus Staatsraison eben, sehr zweckorientiert zu ignorieren. Im christlich-katholisch-großherzoglichen Marienland allerdings kein Problem! Nach pfäffischer „Moral“ und frei nach Herbert Grönemeyers köstlichem Song „Mit Gott“ gesagt: Wir schämen uns nie! Textpassus: Mit Gott auf unserer Seite, Jesus in einem Boot, den Ablass in unserem Namen, das „C“ strahlt über uns riesengroß! Doch lassen wir das. Der Atheist, der was vermisst wird allerdings noch auf dieses Thema in einem der nächsten Artikel des kulturissimo zurückkommen...

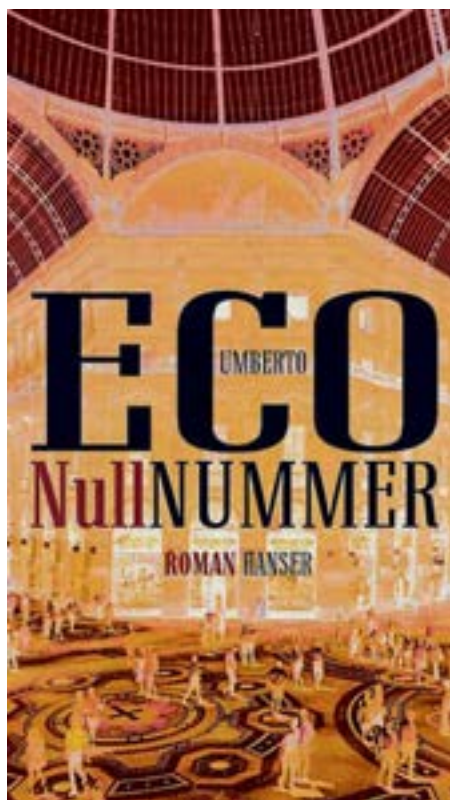
Eine teuflische Wahrheit? Die im Rahmen eines außergewöhnlichen Prozesses, der unser Ländchen vor einiger Zeit in eine gewisse Unruhe und höchstes mediales Interesse versetzte, wie kaum ein anderer zuvor, herauszukommen drohte? Fakten, die das Tageslicht der Aktualität (und der Realität) erblickten? O ja, durchaus! Ein Prozess, der scheinbar vergessen wird, weil er vergessen werden soll? Alles nur eine Frage der Zeit, natürlich. Besonders weil die beiden engagierten Anwälte, Me

Gaston Vogel und Me Lydie Lorang einen glänzenden Job demonstrierten - und das durchaus auch im Namen des Volkes - ein Prozess, der für unseren Staat, der nicht umsonst ein gefühlt ewiger CSV-Staat war (und hoffentlich nie mehr einer werden wird) mit Sicherheit kein Glanzstück der Geschichte, sondern sehr wohl eine Peinlichkeit der besonderen Art darstellt! Ein Prozess, der riskiert, ohne Fortsetzung, die niemals folgen darf, im Sande zu verlaufen, weil niemals offiziell werden wird, was niemals offiziell werden darf? Weil der Rechtsstaat eben wahrlich kein Rechtsstaat im Sinne der (großherzoglichen) Staatsraison zu sein hat? Sehr wohl wissend, dass der wahre, realpolitisch existierende Rechtsstaat keine Staatsraison im Sinne der bestehenden Gesetze und besonders des Grundgesetzes kennt, ja nicht kennen darf! Und weil dem dennoch so gewollt ist? Und eben tunlichst niemals, meint unter gar keinen Umständen, eine Revolution des Rechtsstaates mit allen Konsequenzen, die sich unweigerlich daraus ergeben würden, veranstaltet werden darf! Doch der Reihe nach....

Diese Lesezeit ist eine Provokation. Genauso wie Umberto Ecos Roman „Nullnummer“ - und wird selbstredend staatstragend ignoriert werden. Wie so vieles, was in Mariens beschaulichem Ländle eben nicht sein kann, weil es nicht sein darf... Und das tumbe Wahlvolk weiterhin genau das zu bleiben hat, was es eben in den Augen einer gewissen politischen Klasse und deren Arroganz ganz banal ist, nämlich Bürgerinnen und Bürger, die man nicht ernst nimmt, deren Zeugenaussagen man entweder ignoriert, verschwinden lässt oder in der dunkelsten, hintersten Ecke des abgelegensten Archivs, in der untersten Schublade des armseligsten Büromöbels „schubladiert“ - aus Staatsraison! Und das alles im Sinne des Diktats der allein selig machenden CSV, der Partei der Sicherheit, der Kompetenz, der Glaubwürdigkeit, der für sie allein reservierten Wahrheit... Wer's denn tatsächlich glaubt! Ach ja : Sicherheit, die (politische) Basis des „Übels“, und um das es in dieser (harmlosen) Lesezeit mit Nullnummer geht. Nur : etwas anders, sehr viel anders....

Zum Inhalt. Dass Umberto Eco als Schriftsteller so ziemlich alles konnte, ist keine Neuigkeit. Aber dass dieser begnadete Ironiker und Meister der doppelten Böden, dieser Theoretiker als absoluter Fachmann sich endlos spiegelnder Zeichen, dass er, Umberto Eco, der uns leider im letzten Jahr für immer verlassen hat, auch ernst machen kann, das ist dann doch überraschend. Oder eben nicht... In Umberto Ecos besonderem Roman „Nullnummer“ geht es um mehr als Fischen im Trüben, Unterstellung und Erpressung, Suggestion und freche Lüge. Seine „Nullnummer“ ist etwas sehr viel anderes: vielleicht ein literarisch-politisches Testament

des über achtzigjährigen Autors, auf jeden Fall aber ein Abgesang auf das Italien seit dem Zweiten Weltkrieg bis heute - unter besonderer Berücksichtigung der politischen und medialen Kultur der letzten zweieinhalb Jahrzehnte. Es geht darin um ein paar abgehalfterte Journalisten im Sommer 1992. Die Mafia bombte gegen die Staatsmacht, und die viele Jahrzehnte übermächtige italienische Christdemokratie fiel in sich zusammen. Den Kommunisten wurde endgültig klar, dass ihre Ideologie gescheitert war. Und so entstand in Italien ein neues Machtgefüge, der Aufstieg des Mailänder Unternehmers Silvio Berlusconi begann ? in ungeahnte Höhen.



Eco gibt sich auch in diesem Buch als geistreicher Plauderer ? und schildert tragische Entwicklungen. Mit sehr interessanten Hintergrundinformationen, die alles andere als Fiktion sind, mit im Sinne dieser Zeilen gemeint, höchst brisantem Inhalt. Ein Inhalt, der auch in der Schweiz in diversen Artikeln nicht umsonst thematisiert wurde. Und weit über die Grenzen hinaus geht: Stichwort: Bommeleeer. Kontext: Stay behind. Reizwort: Gladio.

„Nichts kann uns mehr erschüttern“, titelte die NZZ, die Neue Zürcher Zeitung, die zu den Leitmedien des deutschsprachigen Raumes zählt und die eine freisinnig-demokratische Ausrichtung vertritt, als diese Reizlektüre Umberto Ecos veröffentlicht wurde. Man stelle sich vor, der historische Duce, Benito Mussolini, wäre nicht bei Kriegsende von Partisanen er-

schoffen worden, sondern sein Doppelgänger, der sehr zweckorientiert - und für ihn selbst dann fatal - eingesetzt wurde. Der wahre Duce habe ein lockeres Weiterleben in Argentinien gepflegt und habe als Strippenzieher im Verborgenen noch lange in der italienischen Politik mitgemischt. Er und seine Mitstreiter hätten die Hände - und jetzt kommt's (so der Autor der NZZ) - in etlichen unaufgeklärten Skandalen und Verbrechen gehabt, die in Italien (und europaweit) die von westlichen Geheimdiensten betriebene „Operation Gladio“ organisiert. Die absolut nicht unbekannt und kaum ein Witz ist, sondern sehr wohl ein Teufelswerk der politischen Rechten - und dieser politischen Richtung im Sinne falsch verstandener und sehr wohl opportunistisch eingesetzter „Sicherheitspolitik“ sehr dienlich... war, ist und noch sein wird? Doch: davon spricht man wohlweislich nicht... und Gladio? Da ist Umberto Eco sehr genau und lässt einen der Protagonisten seines Romans sehr viele Details verraten. Eco klärt uns auf ? zitieren wir ihn zum besseren Verständnis ganz einfach: „Während des Zweiten Weltkrieges hatten die Engländer die Aktionen der Widerstandsbewegungen in den von der Achse besetzten Ländern durch ein Netzwerk koordiniert, das von der Abteilung der Nachrichtendienste des Vereinigten Königreiches geleitet wurde, der Special Operations Executive, die nach dem Krieg aufgelöst, aber zu Beginn der fünfziger Jahre reaktiviert worden ist, als Kern einer neuen Organisation, die sich in den verschiedenen europäischen Ländern einer Invasion der Roten Armee entgegenstellen sollte, oder auch den örtlichen Kommunisten, wenn diese einen Staatsstreich (also eine Revolution im Sinne dieses Artikels - F.B.) zu machen versuchten. Die Koordinierung erfolgte durch das Oberkommando der alliierten Streitkräfte in Europa und so kam es zur Gründung der „Stay-behind“-Organisationen („Dahinter bleiben“, soll meinen, hinter den Linien - der Romanautor U.E.) in Belgien, Frankreich, England, Holland, Luxemburg, Dänemark und Norwegen. Eine paramilitärische Geheimorganisation. Im Jahre 1964 entstand offiziell die Organisation Gladio, finanziert von der CIA! Gladio (...) abgeleitet von gladius - das Schwert der römischen Legionäre. Daher erinnert der Name Gladio an Namen wie Likatorenbündel (Das Rutenbündel mit Beil- lat. Faszces- trugen die Amtsdienner, die Likatoren, den römischen Königen, später den Prätores und Konsuln als Machtsymbol voran - F.B.), ein Name, der pensionierte Militärs, Abenteurer und Faschismusnostalgiker aufhorchen lässt! Der Krieg war vorbei, aber viele Leute schwelgten noch in der Erinnerung an heroische Tage, an Sturmangriffe mit Bomben in den Händen und einer Blume im Mund, an Maschinengewehrsalven. Es waren ehemalige Anhänger der *Republik

von Salò oder sechzigjährige Idealisten und Katholiken, die sich der Vorstellung grausten, die Kosaken könnten ihre Pferde in den Weihwasserbecken von Sankt Peter tränken, aber auch Fanatiker der verschwundenen Monarchie (...) Gladio war seit Kriegsende jahrelang sehr geheim geblieben, nur die Nachrichtendienste und hohen Militärs wussten davon, und informiert wurden nur die Ministerpräsidenten, die Verteidigungsminister und die Staatspräsidenten. Die Geschichte wurde in allen Ländern, die zu „Stay-behind“ gehörten, unter den Teppich gekehrt, mit einigen vernachlässigenswerten Zwischenfällen... Womit wir auch beim Dossier „Bommeleeër“ angelangt sind.

Ist Maître Vogels Bemerkung der sehr gewollten Omertà als Diktat von oben im Sinne einer systematischen Sabotage der von einigen Beamten (übrigens absolut seriös) geführten Untersuchung nicht mehr als berechtigt? Und wie mussten sich einige fühlen, die ihre Pflicht auch in diesem Fall absolut ernst nahmen, jedoch im Sinne der Staatsraison nichts herausfinden durften? Und die vor dem Wahlvolk als Idioten dastanden. Es geht in dieser Affäre neben hohen Kosten für uns Steuerzahler eben auch um menschliche Schicksale, psychische Belastungen mit deren Folgen für alle Betroffenen - die allerdings schein-

bar niemanden interessieren. In welchem Land leben wir überhaupt? Schein, Lug und Trug... Die Revolution der Wahrheit? Die in der Tat überfällig ist! Denn eines fällt in Rahmen dieser alles andere als harmlosen kriminellen Aktionen der (organisierten) „Bommeleeër“ eben auf: nämlich das manifeste Desinteresse der Regierungsverantwortlichen. Wie sagt bekanntlich ein indianisches Sprichwort: „Spuren muss man suchen, solange sie noch warm sind.“ Und genau das wurde von Amts wegen selbst bei der heißesten Spur tunlichst unterlassen! Weshalb wohl...?

Egal wie, und damit zurück zu unserer Lesezeit der Nullnummer, soviel Resignation und Zynismus angesichts der Scham- und Trostlosigkeit der Verhältnisse und des Betruges der Öffentlichkeit hat man bei Eco selten erlebt. Während andere seiner Bücher (und der Titel dieser Lesezeit soll im kulturissimo durchaus auf ihn, den Schriftsteller Umberto Eco, aufmerksam machen) die Probleme in der Moral seiner Literatur auflösen, bleibt das Desaster in diesem Buch bedrückende Wirklichkeit und macht „Nullnummer“ zu einem von Ecos besten Romanen.

Der Zweck heiligt bekanntlich die Mittel - und „Gladio“ muss nicht unbedingt „Gladio“ in Reinkultur sein - man kann auch eine „Lokalsektion“ im Auftrag Masten

sprengend in der Gegend herumagieren lassen, in der erklärten Absicht, ein evidentes Unsicherheitsgefühl zu „organisieren“, um den Rechtsparteien elektoral betrachtet sehr hilfreich zu sein - und um das tumbe Wahlvolk bestens im Sinne Ecos zu täuschen! Denn auch darauf wollte Umberto Eco anspielen.

Ach, wie man allerdings politisch nachhaltig aufs Maul fallen kann - siehe Giulio Andreotti und das Ende seiner Democrazia Christiana - Italiens CSV...

Das Ende einer Legende, wie nach seinem Tod in seinem Heimatland getitelt wurde. Womit wir wieder in Umberto Ecos Italien zurück wären...

*Im Juli 1943 wurde Mussolini durch den „Faschistischen Großen Rat“ abgesetzt und auf Anordnung Viktor Emanuels III. verhaftet. Am 12. September 1943 befreiten ihn deutsche Fallschirmjäger aus der Haft auf dem Gran Sasso (Abruzzen). Mit deutscher Hilfe bildete Mussolini eine faschistische Gegenregierung und rief die „Soziale Republik Italien“ aus. Von Salò am Gardasee aus versuchte Mussolini, die Herrschaft in Nord- und Mittelitalien wiederzuerlangen. Er blieb aber ein Instrument der deutschen Besatzungstruppen. Das Staatsgebiet der „Republik Salò“ schrumpfte gleichermaßen mit dem Rückzug der deutschen Truppen aus Italien.



Reflections on/against the Present

On the Experimental Construction of Everyday Life

Fabienne Collignon

In Nancy, in a second-hand bookstore called Alphabets on rue des Carmes, a notice hangs in the window; it displays the little shop's opening times (Wednesdays and Saturdays from 2 till 6pm), and also invites interested parties to make appointments, but it is the last line, designed to address the passer-by who strolls through the streets in the evening, to, perhaps, return at another time to check if the owner might be in, in order to have a closer look at the books gathered in a heap inside.

André Breton's *Manifeste du Surréalisme* catches her eye, a collected edition of some kind, if she remembers correctly; then the sign, extending its welcome, induces her to come back, the next afternoon, 'au hasard d'une présence'. Words that resonate: the magic of kind chance encounters in a strange city, whose streets I walk without being on the lookout for anything other than being distracted (architecture, as Walter Benjamin famously said, is best 'consumed' in a state of distraction). The sign, like the shop, like the books, does not gleam, unlike other shops or objects in the vicinity, so close to Place Stanislas, and is not spectacular, the place of exchange it proceeds from, and directs to, existing as if in a state of withdrawal yet, simultaneously, it is waiting to be discovered, 'au hasard', by those passing through the city, unaware of its presence or opening times. The first visit cannot be planned, even the subsequent one remains, up until the moment of arrival on any other day than Wednesday or Saturday afternoon, a contingency.

The sign, a trace, suggesting the possibility of a presence, bestows the shop with the impression of the trace, too; at any rate, it is an oddity in a quartier, the 'heart' of the city (the heart as commodity space), where capitalism seems eternal. H&M is just down the road, on rue Saint-Jean, though even here, 'available' lots advertise investment opportunities to take the place of former failed ventures; rue Saint-Dizier, parallel to rue des Carmes, works to attract the bourgeois citizen with considerable amounts of disposable income: a network of streets leading to 'needful things' and/as objects of desire, the latter rushing



to fulfil itself. Inside Alphabets-an archive, it turns out, for truly parallel, or potential other, worlds; the surrealist manifesto indicates as much-Textes et Documents Situationnistes, 1957-1960, an edition that reproduces the pamphlets, messages, gifts distributed by the various members of the Situationist International (S.I.), which included Guy Debord, Asgar Jorn, Guiseppe Pinot-Gallizio, Constant Nieuwenhuys, and Michèle Berstein, among others. The book belongs to the place, but, simultaneously, because it cannot be arrested there, to the experience of coming across it: holding it in my hands now, I keep thinking of how much it is an event (not necessarily even a thing) produced by the steps I traced through Nancy, how it could lend itself to a détournement, the artistic practice performed by S.I., seeking to refuse all bourgeois values, whose bankruptcy had emerged 'avec éclat'. Debord writes that '[n]otre idée centrale est celle de la construction de situations, c'est-à-dire la construction concrète d'ambiances momentanées de la vie, et leur transformation en une qualité supérieure'; these situations are occurrences in an urban terrain which becomes the experimental setting of a revolutionary practice that does not wish to encase (commodify or reify) certain ob-

jects or works of art, but, instead, to collectively determine, and only ever provisionally so, the atmosphere of a given moment. There is, then, something immutable to their work, which cannot be captured, because transitory and, therefore, a „bouleversement“ of concepts like eternal truth, or absolute beauty, or ideal forms: „l'environnement est en perpétuelle re-création“, meaning that the trace of the movement's presence („au hasard d'une présence“) contests, ceaselessly, without coming to rest, cultural reality as permanent. It is the trace that appeals, the possibility of a presence, of a détournement, the negation of that which exists as received value, to someone just passing through and eager to come across forms of expression seeking to realise concrete (but not governable) interventions that, also, imagine other ways of being and, in the process, destroy what Debord calls „l'idée bourgeoise du bonheur“. Happiness, in the context of the bourgeoisie, the market, political institutions-all the while blind to, or careless about, precarious labour-induces conventionality, because it can only be achieved as such, through the (barely remembered) sacrifice of a sense of the present as immanence, or atmosphere, as encounter or polydimensional occurrence.

Letter from England

Summer 2017

Diana White

The UK's had an awful summer. Apart from a short but fierce heatwave, there were terrorist attacks, killing and wounding dozens of people, and a devastating fire in a high-rise block of social housing. Hundreds are still homeless, many unaccounted for, and there's understandable anger over the official inquiry which hasn't so far engaged with the survivors. But as winter approaches, with days darkening and woollies emerging from the cupboard, we Brits should concentrate on the positive in our island; the things that make us smile and keep us cheerful.

The first, a real positive, has been the fiftieth anniversary celebrations of the Sexual Offences Act of 27 July 1967, which largely decriminalised homosexuality in England and Wales. „Pride“ marches took place around the country, with plays, films and documentaries shown nationwide to remind us what life was like for those whose sexuality was seen as abnormal and criminalised. Even for those who knew the misery homosexuals suffered, the visual reminders and oral histories of people forced to hide behind sham marriages and lies of concealment, are still shocking. Today's society is more inclusive and understanding, particularly among the younger generation, a real source of pride; but even so, there are still pockets of resistance, generally associated with religious beliefs.

A small something to smile about in a country where the natural world frequently takes second place to the built-up one is the regeneration of the Comma, a pretty, ragged-winged butterfly marked with different shades of brown. Its habitat was the Welsh borders and south-east England, but today it has spread up north, over to the Isle of Man and into southern and eastern Scotland. It's rather reassuring to know that a creature so insubstantial and delicate, whose life can be counted in days, is thriving; and spending fifteen minutes sitting somewhere sunny during July and August to count their increased numbers wasn't at all a bad way to spend time in the dog days of a British summer.

Something else to smile about was the news we have once again become a centre for lavender growers; fields of deep purple through to the palest lilac are now part of our landscape. Lavender isn't just beautiful, the oil is antiseptic and anti-inflamma-



Gay Pride march, London 2017

tory, and has been medicinally important for hundreds of years. It can be used to ease rheumatism, relieve headaches and indigestion, as a gargle for sore throats, for bruises and insect bites, and is apparently helpful in mild cases of depression. As antibiotics lose their power to cure, we may find ourselves turning to more of these ancient remedies as science discovers the extent of their healing properties; and as a bonus, the scent is wonderful in linen cupboards.

The next positive concerns food, well, flavouring to be precise...Marmite! For centuries Blighty was regarded by our more gastronomically inclined neighbours as consumers of roast beef, soggy greens, boiled potatoes and gravy, which was slightly true; but gravy could be seasoned with Marmite which turned an inferior meal into something delicious. Marmite is something you either love or hate. It's black and savoury, sharp and tangy and there are some who shudder at its very name. But Australian researchers have recently raised its profile; They've discovered that the B3 vitamins found in it are beneficial in preventing miscarriage and possibly

birth defects. The smile in the story is the fact that Marmite is on a list of items regularly confiscated at airports! Apparently, holidaymakers insist on taking away a jar of their favourite flavouring, even to exotic climes, but, alas, jars of Marmite are too large to pass through security, so the good news is the arrival of a miniature, seventy gram jar of the savoury spread that will pass safely. If ever there was an opportunity (profitable of course) to stand up for their customers and gain brownie points, Unilever has found it.

And now a story to remind us of our rapidly disappearing heritage, one of those quaint old English customs we still manage to maintain. Ripon in Yorkshire needs a new Wakeman or horn blower! When most people were illiterate, proclamations were imparted by the king's messenger who summoned the citizens by blowing his horn. Ripon's horn was presented to them by Alfred the Great who believed in community spirit as well as trade. Ripon was thriving so he presented the settlement with a royal Charter and a horn. Because of Viking invasions, the king advised the settlement to be on the alert and so the horn found a use. At nine each evening, the Wakeman, paid for out of the rates, gave four blasts at the four corners of the market cross or obelisk, and then another few blasts outside the mayor's house. If the mayor wasn't at home then he had to be sought out; no point in paying someone who didn't perform his task! The sounding of the horn let the citizens know the Watch had been set and from dusk until dawn, householders could sleep easy in their beds as the Wakeman kept a look-out for invading Vikings and home-grown trouble. These days, I doubt whoever fills the post will be expected to remain awake all night prowling the streets, but back in 886, the security of the citizens of York and their chattels was in his hands.

What with the uncertainty of the Brexit negotiations, the buffoonery of our politicians, the constant threat of terrorism, with food banks, widespread human trafficking, slavery, and the paedophile rings targeting vulnerable girls, the UK is in a sad state; but the small rays of hope, even the old customs that have no relevance in today's world, make a rich tapestry which symbolizes the continuation of normal life. Sometimes it's the little things that keep us going.

Brief aus Wien

Der Afghanische
Schwiegersohn

Michèle Thoma

Meine Tochter heiratet am Sonntag, sagt Sylvia. Aha, oho, wen, ah ja, den afghanischen Freund, das geht aber schnell. Liebe, eher Liebe, oder? Ja, schon, sagt Sylvia. Nach dem Standesamt gehen wir essen, sagt Sylvia, sie ist sich noch unschlüssig wohin. Sie lädt das Brautpaar ein. Ich gebe ihr die Adresse eines afghanischen Restaurants mit köstlichen Speisen. Zu teuer, sagt Sylvia, wir gehen dann doch ins Mäcki. Mäcki, der Kosenamen der Wiener für McDonalds. Sie zeigt mir das Foto des klassisch kostümierten Brautpaares. Die schöne junge Frau in Weiß, daneben der beinahe zarte Bräutigam. Ja, sie mag ihren Schwiegersohn, er sei o.k., sagt sie. Es ist ja nicht so leicht mit meiner Tochter, sagt sie.

Sie wirkt erleichtert. Sie könne jetzt aufatmen, sagt sie, ihre Tochter habe jetzt jemand und sie müsse nicht rund um die Uhr zur Verfügung stehen. Die neurotisch-symbiotische Beziehung der allein erziehenden Mutter zu ihrer zwanzigjährigen Tochter könne sich jetzt entspannen. Der Psycho-Terror, der manchmal gewalttätige Züge annahm, wäre jetzt hoffentlich beendet. Das Ein- und Ausziehen der Tochter, die plötzlichen nächtlichen Anrufe, die Drohungen, sie würde sich vor die Straßenbahn werfen, das sei hoffentlich vorbei.

Die Ehe tut der Tochter gut, meint Sylvia. Sie trägt zwar ein Kopftuch jetzt, den ganzen Körper bedeckt, auch in der Sommerhitze, aber sie will das eben so. Sie fühle sich dadurch geschützt, sie behaupte, als junge attraktive Frau werde sie in unserer Gesellschaft nicht respektiert. Der Ehemann übe keinerlei Zwang aus, er helfe im Haushalt, genervt werde die Tochter höchstens von den afghanischen Cousins und Freunden, die auftauchen und herum sitzen, und sie verstehe kein Wort.

Gerade hat Sylvia wieder einen Cousin kennen gelernt, einen gehetzt wirkenden jungen Mann, auf Zwischenstation unterwegs nach England. Calais ist sein nächstes Ziel, Calais, jeder der Nachrichten schaut, weiß, was das heißt. Mir bricht es das Herz, sagt Sylvia. Der Asylstatus des Schwiegersohns, der ein Jahr vor der gro-



ßen Flüchtlingswelle nach Österreich kam, ist immer noch ungeklärt. Aufgewachsen ist er wie so viel Afghanen, die nach Europa kommen, in einem Flüchtlingslager im Iran, in dem seine Eltern noch leben. Im Iran sind Afghanen das Letzte, Staatsbürgerschaft wird nicht gewährt und jungen Männern droht permanent die Ausweisung in eine unbekannte „Heimat“, die nur darauf wartet, sie als Kanonenfutter in den dauernden Kampfhandlungen zu verwerten. Obschon Sylvia regelmäßig mit den beiden zu Ämtern geht, blickt sie in dem ganzen Statutenwirrwarr nicht durch. Die Zeit, in der eine Ehe automatisch Asyl garantierte, ist längst vorbei.

Die Tochter besucht jetzt eine Abendschule und will maturieren, Sylvia freut sich. Endlich rafft sie sich auf und macht was! Der Schwiegersohn dealt, das Haushaltseinkommen steigt. Die Tochter gibt Unsummen für Kosmetik und Haarpflege aus, obschon sie bis aufs Gesicht streng verhüllt ist.

Die Moschee besucht sie nicht, von besonderer Frömmigkeit hat Sylvia noch nichts mitbekommen. Selbst bei Muttertagsbesuchen bei der Oma im Burgenland lässt sie sich aber nicht erweichen, das Kopftuch abzulegen, sie beharrt darauf wie die Generation der Mütter einst auf

den schockierenden Mini-Rock. Beim Familienurlaub im nicht gerade muslimfreundlichen Kroatien, an dem der Ehemann nicht teilnehmen kann, weil er Österreich nicht verlassen darf, badet sie im Burkini.

Wie lange er das wohl aushält, sie hat ihn schon geschlagen, sorgt sich Sylvia. Manchmal flüchtet er zu ihr, sucht ihren Rat. Er arbeitet jetzt mit Flüchtlingen, er dolmetscht und gibt den Neuankömmlingen Tipps, er muss nicht mehr dealen. Die Tochter besucht erfolgreich die Schule.

Sie werden sich trennen, sagt Sylvia. Sie will ihn nicht mehr. Er hat auch genug, aber er weiß nicht wohin. Er ist so verloren, sagt sie. Und sein Asyl? Wird das nicht durch die Scheidung noch illusorischer? Nach all den Amtswegen kennt sich Sylvia noch immer nicht aus. Der junge Mann kommt bei einem alleinstehenden Freund von Sylvia unter. Der Freund ist Mitte sechzig, nimmt Anti-Depressiva und bemüht sich, nicht zu viel zu trinken und nicht andauernd auf junge Serbinnen oder Rumäninnen hereinzufallen. Der junge Afghane schläft im Wohnzimmer auf der Couch.

Er sucht den Kontakt zu Sylvia, trifft auch immer noch ihre Tochter. So eine On-Off-Beziehung, sagt sie.

Ich lerne Sylvias Tochter kennen. Eine junge Frau mit einem schönen, beinahe geheimnisvollen Gesicht, mit langen dunklen Haaren. Das Kopftuch ist abgelegt. Sie bestellt eine Portion Spaghetti und nachher noch eine Riesenportion Pommes Frites, mit viel Ketchup, der Diätterror scheint überwunden, sie lacht, wirkt entspannt. Sie verabschiedet sich früh. Sie hat ein Date mit einem Tschetschenen, sagt Sylvia. Ein anderes Date mit einem anderen Tschetschenen, der ihr aus dem Gefängnis einen Heiratsantrag machte und frisch entlassen ist, ist gerade geplatzt, darüber war sie sehr aufgebracht.

Mit dem Ex-Mann hat sie keinen Kontakt mehr. Sylvia hat ihm empfohlen, die Nummer der Tochter zu löschen, die ihn telefonstalkte und bei Bedarf gern zu sich kommandierte.

Er ist jetzt in Vorarlberg. Dort hat er Freunde und Verwandte, vielleicht geht es ihm dort besser.

Gramma apo tin Ellada

Malerei, Geometrie, Exodus

Linda Graf

Dimitris C. Milionis. Ich bin mit ihm am Fuß der Akropolis in Plaka verabredet, in der Kunstgalerie Pandora mit ihren farbrächtigen Gemälden von griechischen Künstlern. Es ist ein geschäftiger Herbstmorgen hier in Athen, die Sonne scheint. Dimitris ist Maler. Ein großer schwerer Mann Ende Fünfzig mit einer aufgeschlossenen freundlichen Ausstrahlung.

Wir sitzen draußen vor der Galerie an einem der Kaffeetische und Dimitris C. Milionis redet. Von einer meiner Fragen ausgehend, redet und berichtet er wie kein anderer, von einer Geschichte und Lebenserfahrung zur anderen abschweifend. Dass er redselig ist, wäre in Dimitris' Fall beinahe schon eine Untertreibung. Anderthalb Stunden lang redet er ohne Unterbrechung. In Griechenland, beginnt Dimitris, gibt es eine ganz besondere Energie. Sie entspannt dich, macht dich gefühlvoll und trägt dazu bei, dass du dich hier wohler fühlst als anderswo. Überall dort, wo tektonische Platten wie in Griechenland aufeinanderstießen, entstehe diese magische Kraftquelle. Auch der Himalaya habe aufgrund des Zusammentreffens tektonischer Platten dieses Energiefeld, sagt Dimitris. Die Kunden, die seine Bilder kauften, fügt er ein, liebten es, ihm zuzuhören. Und geht sogleich über zu seiner Lebensgeschichte.

Aufgrund der Militärdiktatur verließen seine Eltern Griechenland und wanderten nach Australien aus, wo Dimitris C. Milionis 1960 in Sydney geboren wurde. Ob-

wohl sie fern von der Heimat waren, sorgten die Eltern mit ihren Erzählungen und Handlungen dafür, dass ihr Sohn tagtäglich in Berührung mit der griechischen Kultur aufwuchs. In der australisch-hellenischen Kommune las sein Vater die örtliche griechische Zeitung. Auch besuchte die Familie jeden Sonntag die griechisch-orthodoxe Kirche und maß den griechischen Spielfilmen im Kino eine besonders große Bedeutung bei. Überhaupt, so Dimitris, kam er mit der heimatlichen Mentalität, den Bräuchen, Tänzen und mit der griechischen Lebensweise über die damalige hochqualitative Filmkultur in Berührung. Als Kind in Sydney aufwachsend, war der Begriff Griechenland pure Magie für ihn.

1974, nach Beendigung des Militär-Regimes, kehrte die Familie zurück in die Heimat. Hier, sagt Dimitris, anders als in Australien, fühlte er sich sogleich zuhause. In Athen lagen Gastfreundlichkeit und Emotionen in der Luft. Die Geschichte, die Liebe, sie waren fühlbar! Hier gab es Klöster, Museen, Archäologie: ein ganzes Kulturmeer erschloss sich ihm. Die Besuche in Kunstmuseen mit seinem Vater hatten eine inspirierende Wirkung auf ihn, die Malerei wurde zu einer treibenden Kraft. Picasso und Dalí waren seine Vorbilder. Picasso kannte er als Kind auch wegen seiner politischen antisowjetischen Einstellung. Dalí hingegen war ein Faschist, aber flamboyant, ein extravaganter Künstler, der im Fernsehen für Alka Selzer warb.

Über die Strichmännchen, die sein Vater mit ihm zeichnete, bekam er ein Verständ-

nis für Kalligraphie. Ein hervorzuhebender Ansatzpunkt in Dimitris' Werken ist, dass Geometrie und Malerei für ihn in einem absoluten, hundertprozentigen Zusammenhang stehen. Eine Überzeugung, die sich augenmerklich in seiner Maltechnik niederschlägt. Die Natur, sagt Dimitris, hat eine Struktur. Seine farbenfrohen Gemälde erschließen die Natur in ihrer geometrischen Genauigkeit. Da ist das Bild mit einem Schiff im Wellengang. Zwei Menschen befinden sich an Bord, die Wellen sind identisch in ihrer Form und Größe, wie Puzzlestücke ineinander verharkt. Auch liegt Dimitris' Bildern ein Denkprozess zugrunde. Reflektion. Intuition. Ein metaphysisches Element ist spürbar in seinen Bildern, ein zum Nachdenken anregendes Gedankenspiel. Die Malerei ist symbolträchtig, sagt Dimitris, ist ein Kommunikationsmittel. Das Schiff symbolisiert die gemeinsame Lebensreise zweier Menschen.

Das Wasser das Leben an sich, die Wellen die mannigfaltigen Erfahrungen. Frauen, lacht Dimitris, mögen seine Bilder weniger. Vor allem Männer und Jugendliche sind von seiner Arbeit angetan. Aufgrund der ihnen zugrundeliegenden geometrischen Linien sind die Bilder maskulin, sie haben etwas Cartooneskes, Abstraktes. Ein Baum am Meeresstrand. Klingt romantisch, doch dem ist nicht so. Die Äpfel hängen in geometrisch erschlossenen Abständen vom Baum, der Stamm ist eine gerade Linie, die Krone eine abgesteckte Form.

Was Dimitris zum Malen antrieb? Sie war ihm ein Schutz im Kampf gegen die Komplexität zwischenmenschlicher Beziehungen, erklärt er. Unstete Gefühle, dass ein Mensch liebevoll, und im nächsten Augenblick aggressiv reagieren konnte, hatten ihn als Kind verletzt. Das Malen erlaubte ihm einen Ausweg aus den verwirrenden Einflüssen der menschlichen Psychologie. Die Malerei? Ein Exodus, sagt Dimitris. Mit seinem ersten Gehalt als Geschäftsmann kaufte er Pinsel und Farben. Zeichnete, malte, mit Bleistift, Kohle, mit Tinte, mit Ölfarbe. Und eines Tages, trotz seiner erfolgreichen Karriere als Geschäftsmann, beschloss Dimitris, den Job an den Nagel zu hängen. Entschlossen teilte er seiner Frau mit, dass er sich von nun an ausschließlich auf die Kunst fokussiere: I am not wearing a tie any more! Und Dimitris C. Milionis tauschte die Krawatte gegen den Pinsel ein.



Dimitris C. Milionis, ein Maler aus Athen © Linda Graf

Hausemers Kulturreisen (98. Etappe): Österreich

Oh, heilige Apollonia!

Georges Hausemer

Seit 2012 ist in einem Schau-
raum des Alten Rathauses
von Linz ein kleines, feines
Museum untergebracht, das
trotz seines Nischenthemas
zahlreiche Neugierige an-
lockt: das Museum für die Geschichte der
Zahnheilkunde und Zahntechnik. Ein Be-
such beim Dentisten, der weder Ängste
schürt, noch Schmerzen verursacht.

Eine meiner schlimmsten Kindheitserin-
nerungen ist die Visite beim Zahnarzt. Er
hieß Dr. Peters. Er trug eine Stoppelfrisur.
Zudem fehlte ihm jegliches Gespür für
den Umgang mit jungen Patienten. So
kam es, dass ich, noch Grundschüler,
mich einmal standhaft weigerte, im Ange-
sicht des militärisch gebürsteten Arztes
den Mund zu öffnen und damit seinen
nicht weniger bedrohlich anmutenden In-
strumenten den Zugang zu meinem Kin-
dergebiss schlichtweg verwehrt. Auch
später, als Jugendlicher, überkamen mich
schon Tage vor einem anstehenden Zahn-
arzttermin Unwohlsein und eine solche
Angst, dass ich allein beim Gedanken da-
ran am ganzen Körper zu zittern begann.
Seit einem Rundgang durch das herrlich
abstruse Zahnmuseum im oberösterrei-
chischen Linz erscheinen die Erinnerun-
gen an meinen ersten Dentisten in einem
milderen, beinahe schon verklärten Licht.
Noch wenig Anlass zur Entwarnung bietet
der Ausspruch des französischen Chirur-
gen und Barbiers Ambroise Paré aus dem
16. Jahrhundert, der die Gäste gleich am
Eingang begrüßt: „Der Zahnschmerz ist
der heftigste und grausamste aller Schmer-
zen, der nicht zum Tode führt.“

Hoffnungsvoller stimmt da schon die Ge-
schichte der heiligen Apollonia, der
Schutzheiligen der Zahnärzte und Zahn-
leidenden. Der Legende nach sollte die
Dame um 249 n. Chr. ihrem Glauben ab-
schwören oder auf dem Scheiterhaufen
verbrannt werden. Als sie sich weigerte,
wurden ihr sämtliche Zähne ausgeschla-
gen und die Kinnlade zertrümmert, und
als sie den Märtyrertod in den Flammen
wählte, soll sie ausgerufen haben, dass al-
le, die unter Zahnschmerzen leiden und
sie um Hilfe bitten, von ihrem Schmerz er-
löst würden.

Als Sedative für Dentophobie bieten sich
eher diverse Exponate in den Vitrinen an.
Beim Anblick der so genannten Zahnspe-
zialisten, die bereits zu Zeiten der Ägypter,
Phönizier, Sumerer, Maya und Etrusker



Im Zahnmuseum von Linz an der schönen Donau: Exekutionsort oder Raum
für medizinische Betreuung? (Foto: Georges Hausemer)

aktiv waren, können heutige Patienten je-
denfalls von Glück reden, nicht schon frö-
her geboren worden zu sein. Vor allem die
damaligen Arbeitsgeräte, die schön säu-
berlich arrangiert und fachmännisch be-
schriftet sind, lassen erahnen, wie wichtig
der Fortschritt in den Bereichen Zahnme-
dizin und Zahntechnik gewesen ist.

Modern ergänzt werden die Botschaften
der ausgestellten Stücke durch Fotos und
Videofilmchen über die Geschichte der
Zahnheilkunde und Dentalpraktiken, bei
denen man allerdings oft nicht weiß, ob
man angesichts der Unverblümtheit von
Darstellung und Aussage entsetzt oder be-
lustigt sein soll. Oder wie ist zu bewerten,
dass die ersten künstlichen Gebisse auf
Gummibasis von dem Autoreifenprodu-
zenten Goodyear entwickelt wurden?

Zahnbürstenbäume und andere Kuriositäten

Bei zahlreichen Ausstellungsobjekten,
teils nur millimeterkleinen Gänsehaut-Er-
zeugern, muss man ganz genau hinschau-
en, um sämtliche Details zu erkennen.
Zum Glück schneit während unseres Be-
suchs in dem großen, eckigen Ausstel-
lungsraum im Erdgeschoss des Alten Lin-
zer Rathauses zufällig Gottfried Bachner
herein, einer der Initiatoren des Zahnmu-
seums.

Dank seiner umfassenden Kenntnisse und
zweckdienlichen Hinweise entdecken wir

endlich den vollen Variantenreichtum der
Zangen, Brecher, Fußtretbohrmaschinen,
Pumpstühle, Füllungsmaterialien und Re-
gulierungsapparate, ohne die unsere Le-
ben als Zahnarztpatient fortan nur noch
halb so schummerig wäre. Für den, der
immer schon wissen wollte, wie sich Wü-
stenbewohner ohne Zugang zu fließendem
Wasser das Gebiss sauber halten, dem
empfiehlt der freundliche Herr, der vor
seiner Pensionierung Zahnarztpraxen ein-
richtete, den Miswak. Diese traditionelle
arabische Zahnbürste, eine ganz beson-
ders kuriose Rarität der Linzer Sammlung,
wird aus den Zweigen des Zahnbürsten-
baums hergestellt, dessen hoher Fluorid-
gehalt die Effizienz der Oralprophylaxe
unterstützt. Westlicher Zivilisation näher
kommt da schon der Mastikator, ein klei-
nes Gerät zum Zerbröseln von hartem
Brot. Vermischt mit Wasser oder Milch
kann dank dieses Mörsers auch ein Zahn-
loser Gebäck zu sich nehmen.

Ach, wie schön, wenn man sich an der
Not anderer Zahnpatienten delectieren
kann, ohne selbst in den Tiefen eines hy-
draulischen Stuhls versinken zu müssen.
„Doch Achtung!“, mahnt Herr Bachner.
„Der nächste Besuch beim Dr. med. dent.
kommt schneller als erwartet.“

Am 23. Oktober 2017 wird Georges Hau-
semer im Merscher CNL für sein Gesamt-
werk mit dem Prix Batty Weber ausge-
zeichnet. Zuletzt erschien sein Erzählband
„Fuchs im Aufzug“; demnächst folgt die
Foto- und Textsammlung „Bushäuschen in
Georgien“, beide im Verlag capybara-
books.

By Gado:

